




4 Vol.

LETTRES
A ÉMILIE,
SUR
LA MYTHOLOGIE.



Dessiné et gravé à l'eau forte par Quéverdo *Terminé au burin par Gaucher.*

L'Assemblée des Dieux.

LETTRES
A ÉMILIE,
SUR
LA MYTHOLOGIE.

PAR M. DE MOUSTIER.

SECONDE PARTIE.

Heureux ceux qui se divertissent en s'instruisant!

TÉLÉMAQUE, liv. 11.

A PARIS.

1790.

LETTRES A ÉMILIE, SUR LA MYTHOLOGIE.

A ÉMILIE.

Au Château de L.... le premier Septembre 1787.

Autrefois, dans ces prés fleurís,
J'écrivois à celle que j'aime.
J'y reviens ; mon cœur est le même :
Je vous aime, et je vous écris.

Je reprends ces métamorphoses
Dont le récit m'étoit si doux !
J'abandonne Thémis pour vous,
Et les épines pour les roses. (1)

(1) Allusion à un ouvrage de jurisprudence, que l'Auteur essaye en ce moment

Ne cherchez point dans ce récit
L'esprit, le brillant, l'éloquence.
Je sens bien plus que je ne pense ;
Quand j'ai dit j'aime, j'ai tout dit.

Aimer est toute ma science ;
Je n'appris, en suivant mon goût,
Qu'amitié, qu'amour et constance ;
On ne peut pas apprendre tout.

Vous qui, par un art adorable,
Unissez la grace au savoir ;
Hélas ! consolez-vous d'avoir
Un ami plus aimant qu'aimable.

L'esprit fait tort au sentiment.
Si j'avois l'esprit, Emilie,
Je ne serois que votre amant,
Vous ne seriez pas mon Amie.

Si je devois à la Nature,
La beauté, l'éclat, la fraîcheur,
Je passerois comme une fleur ;
Ce ne seroit plus ma figure,
Et ce sera toujours mon cœur.

LETTRE XVII.

Tandis qu'Apollon étendoit au loin l'empire des beaux arts, la terreur et la désolation règnoient au pied du mont Parnasse. Junon furieuse d'avoir vu Jupiter enfanter Minerve sans son secours, avoit frappé la terre avec le poing, et de ce coup terrible étoit né le serpent Python. Ce monstre, depuis le départ d'Apollon, s'étoit établi au pied du mont Parnasse, sur les rivages du fleuve Céphise, et ravageoit ces aimables contrées.

A cette nouvelle, le frère des Muses quittant ses sœurs et la cour de Bacchus, remonte sur son fidèle Pegase, vole, arrive, combat le monstre, et le fait expirer sous ses traits.

Cette victoire fut célébrée dans toute la Grèce, et mit le comble à la gloire d'Apollon. On institua en son honneur les jeux Pythiens. Ils étoient à-peu-près semblables aux jeux Olympiques : mais le génie y partageoit les couronnes avec la force et l'adresse. Ces couronnes furent d'abord

composées de branches de chêne ; mais, depuis la métamorphose de Daphné, elles furent faites de branches de laurier. Il y avoit un concours de danse, de musique et de poésie. Ces paisibles combats se renouveloient chaque jour. Le dieu des beaux Arts y présidoit, assis sur un trône de verdure. Il animoit les accens des bergers, et les graces des bergères, et faisoit renaître sous leurs pas les fleurs et les plaisirs de l'âge d'or.

En sortant de ces aimables assemblées, les couples heureux se dispersoient dans les bois voisins, et sur le penchant des montagnes. L'hymen les égaroit dans ces doux labyrinthes ; et durant le calme de la nuit, on entendoit les échos soupirer, et les antres murmurer tendrement.

Le bonheur n'est souvent durable qu'autant qu'il est ignoré ; bientôt la renommée publia celui d'Apollon et de ses bergers. Les dieux même en furent jaloux, et rappelèrent Apollon dans l'Olympe, Le fils de Latone regretta son exil, comme on regrette sa patrie. Hélas, s'écrioit-il, en versant des larmes amères :

« Faut-il vous quitter pour toujours,
» Doux asyle, aimable verdure,
» Où, loin du tumulte des cours,

» La liberté filoit mes jours
» Entre les arts et la nature ;
» Bois où j'aimois à respirer
» La paix et la fraîcheur de l'ombre ;
» Antre mystérieux et sombre,
» Où mon cœur venoit soupirer :
» Où je goûtois avec ivresse,
» L'amertume de la tendresse
» Et la volupté de pleurer !

» Nymphes de ces bois, de ces plaines,
» Oubliez mes jeunes erreurs :
» Vous, Naïades de ces fontaines,
» Vous, dont je fis couler des pleurs,
» Sur les beautés du voisinage,
» Pardonnez-moi, je fus volage,
» Je maltraitai de tendres cœurs ;
» La cour avoit gâté mes mœurs ;
» Mais dans cet heureux coin du monde,
» Loin des intrigues de la cour,
» Belles Naïades, mon amour
» Devenoit pur comme votre onde !
» Et je vous dois la volupté
» D'avoir goûté le bien suprême
» Au sein de la fidélité
» Dont je ne m'étois pas douté.

» Pasteurs, que je quitte et que j'aime,
» En voyant mon char radieux
» Ouvrir ou finir sa carrière,
» Songez que j'ai sur vous les yeux,
» Et que votre ami vous éclaire.
» Oui, plus que tous les autres lieux,
» Ces lieux sauront toujours me plaire ;
» J'y prodiguerai ma lumière

» Et mes dons les plus précieux ;
» J'y ferai germer le génie
» Des sages et des demi-dieux
» La Grèce sera la patrie.
» Adieu, mes amis : je vous prie
» De veiller sur mes pauvres sœurs.
» Toujours plus jeunes et plus belles,
» L'essaim de leurs adorateurs
» Fourmillera toujours près d'elles.
» Qu'elles essuyeront de faveurs,
» De dégoûts, d'ennuis, de froideurs !
» Que je les plains d'être immortelles !
» Adieu ; de l'empire du jour,
» Sur vous je veillerai sans cesse ;
» N'oubliez jamais ma tendresse,
» Et conservez-moi votre amour. »

A ces mots, le fils de Latone s'éleva sur un nuage, et disparut.

Les pasteurs qui avoient goûté les charmes de sa société, en sentirent mieux tout le prix après l'avoir perdue, et leurs regrets furent encore plus tendres que n'avoit été leur amitié. Bientôt ils adressèrent leurs hommages à l'ami qu'ils avoient dans l'Olympe. Ils élevèrent des temples, et s'y assemblèrent pour chanter ses louanges. Apollon n'étoit plus sur la terre ; mais il étoit dans le cœur de tous ceux qui l'avoient habitée avec lui. Cette idée est douce pour les vrais amis. Ne vous seroit-elle pas venue

quelquefois, Emilie, et même, en ce moment,

Exilée au sein de Paris,
Depuis l'exil de Pomone et de Flore,
Ne songeriez-vous pas qu'avec le plus soumis,
Le plus tendre de vos amis,
Secrètement vous habitez encore
La retraite où je vous écris ?

LETTRE XVIII.

De tous les Dieux de l'antiquité, Apollon est peut-être celui dont le culte a été le plus étendu. On appeloit Pœans les hymnes que l'on chantoit en son honneur, parce qu'ils commençoient ordinairement par ces deux mots : Io Pœan. Ces paroles étoient consacrées, pour rappeler la victoire qu'Apollon avoit remportée sur le monstre Python. Les témoins de ce terrible combat lui crioient sans cesse : io Pœan. Allons ! frappe ! ou, lance tes traits ! Et dans la suite, après chaque victoire, ce refrein devint un cri d'allégresse. On immoloit ordinairement sur les autels d'Apollon, un taureau blanc ou un agneau,

Le dieu étoit représenté sous la figure d'un jeune homme sans barbe, les cheveux blonds et flottans, et le front ceint de lauriers. Il tenoit de la main gauche une lyre, et de la droite un arc et des traits. Quelquefois il portoit un bouclier comme protecteur des humains, et présentoit les trois Grâces qui animent le génie et les beaux arts. On mettoit un cygne à ses pieds. Cet oiseau lui étoit consacré à cause de la manière tendre et mélodieuse dont il chante sa mort prochaine, comme si le terme de l'existence étoit l'époque du bonheur.

Ainsi que lui, belle Emilie,
Quand la fièvre brûloit la fleur de mes beaux jours,
Loin de vous, je chantois d'une voix affoiblie,
Le moment où j'allois épuiser pour toujours
La coupe amère de la vie.
Mais quand je vous revis, quand, près des sombres bords,
Aux charmes de votre présence,
A vos doux entretiens, à vos tendres accords,
Même aux tourmens de votre absence,
Je comparai le froid silence
Et l'éternelle indifférence,
Et le bonheur glacé de l'empire des morts,
L'amour sait avec quels transports
Je chantai ma convalescence.

Je ne vous parlerai point du nombre infini des temples d'Apollon et des fêtes multipliées

multipliées qu'on célébroit en son honneur. Remerciez-moi de vous sauver ces détails; car vous savez mieux qu'un autre,

Que, d'un peuple d'adorateurs,
Si les hommages sont flatteurs,
En revanche, rien n'est plus triste
Que la lecture de la liste.

Les temples les plus célèbres d'Apollon furent celui de Délos, lieu de sa naissance, où Thésée établit dans la suite les jeux Pythiens : celui du mont Sorate, dont les prêtres traversoient nuds pieds dès brasiers ardens; et celui de Delphes où les adolescens lui offroient leur chevelure. C'étoit-là sur-tout qu'Apollon rendoit ses oracles par l'oracle de la Sybille.

Beaucoup de philosophes se sont creusé inutilement le cerveau pour expliquer les convulsions et les prétendues inspirations de cette prêtresse. Ils ont épuisé à ce sujet toutes les conjectures physiques et morales. Quelques-uns même, témoins de l'accomplissement de ses prédictions, ont prétendu que le diable étoit de la partie, qu'il s'introduisoit dans le corps de la devineresse, et qu'après l'avoir fait tomber en syncope, il lui dévoiloit l'avenir. Vous voyez, Emilie, que ces messieurs ont fait de la Sybille une possédée.

Sans prétendre attaquer des opinions aussi respectables, voici la mienne en peu de mots; ceux qui étoient intéressés dans le produit des offrandes avoient prudemment choisi une femme pour prononcer les oracles. Deux motifs avoient déterminé ce choix ; le double sens nécessaire aux prédictions, et les convulsions dont il falloit les accompagner. Cette espèce d'extase, qui figuroit aux spectateurs l'inspiration du dieu, étoit essentielle pour fortifier leur crédulité. Or,

Qui sait mourir mieux qu'une belle ?
Qui sait ressusciter mieux qu'elle ?
Qui sait mieux suffoquer, pâlir,
Baisser sa mourante prunelle,
Palpiter, chanceler, foiblir,
Tomber.... enfin s'évanouir ?

Le sexe de l'oracle explique donc suffisamment les prétendus symptômes de ses inspirations.

Quant aux prédictions, le merveilleux consistoit à leur donner toujours un sens équivoque : ensorte que l'évènement favorable ou contraire se trouvât nécessairement d'accord avec la prophétie.

Or, qui jamais posséda mieux
Les équivoques, la magie,
Et le dédale insidieux
De l'adroite amphibologie ?

Qui jamais sut avec plus d'art,
Peser la crainte et l'espérance,
Donner double face au hasard,
Déguiser même l'évidence,
Et sur-tout sauver l'apparence?
Qui sut mieux, en dépit du sort,
Avoir raison et donner tort,
Que ces tendres enchanteresses
Qu'amour fit pour nous obéir,
Nous ensorceler, nous trahir,
Nous enivrer par leurs caresses,
Nous tromper au sein du bonheur,
En prolonger la douce erreur
Jusques au terme de la vie;
Et pour finir la comédie,
En sanglottant, fermer les yeux
De l'homme abusé, mais heureux?

D'après ce raisonnement, fondé sur l'expérience, il est aisé de se convaincre que toute la sorcellerie de la sybille, se réduisoit au talent naturel de jouer les convulsions et de modifier la vérité.

Je pourrois, à ce propos, vous détailler les superstitions de la crédule antiquité.

Je vous y tracerois de la bonne aventure
Chez nos premiers aïeux le règne florissant,
Et vous ririez de voir que la mère nature
A radoté presqu'en naissant.

On devinoit alors par le feu, l'eau, les simples, les entrailles des victimes, les cercles, les calculs, les lignes de la main, et

par la physionomie. Cette dernière science nous est parvenue, et s'est perfectionnée de nos jours. On a cessé de lire dans les traits du visage, les évènemens futurs, mais on s'est appliqué à y démêler les nuances du caractère. Cette étude est souvent attachante, et j'ai remarqué qu'il y a des physionomies qu'on ne se lasse point d'étudier : aussi la vôtre m'a-t-elle rendu physionomiste ; et, tous les jours, en la détaillant, je me dis à peu près dans le style de Lavater (1) :

Je vois dans ce regard timide,
Un cœur qui voudroit, en aimant,
Que son ami fût son amant,
Et que son amant fût son guide.

Sur ce front siège la candeur.
Quand il rougit, la Modestie
Cache le trône du génie
Sous les roses de la pudeur.

Cette bouche où l'amour se joue
Et semble appeler le baiser,
Lui défend de s'y reposer
Et l'exile sur chaque joue,

---

(1) Auteur célèbre, qui a écrit sur les physionomies. La sienne qui est gravée dans son recueil, porte l'empreinte de l'esprit et de la finesse que l'on trouve à chaque ligne de l'ouvrage. Cet argument est, je crois, le plus favorable au système de l'auteur.

Sans qu'il ose même approcher
Des fossettes que le sourire
Creuse en jouant, pour se nicher
Sur les confins de son empire.

Ce nez qui ressemble si bien
Au nez divin de la sultane,
Qui donna, quoiqu'il fût chrétien,
Des loix à la cour ottomane,
Fait redire à plus d'un amant :
« Elle auroit été Roxelane,
» Si j'avois été Soliman »

Revenons à la Sybille : on l'appeloit souvent la Pythonisse, parce qu'elle s'asseyoit, pour rendre ses oracles, sur la peau du serpent Python. Cette peau couvroit un trépied d'or massif, qui avoit été trouvé dans la mer par des pêcheurs. Ceux-ci, après s'en être disputé la possession, convinrent de consulter l'Oracle, qui leur ordonna d'offrir le trépied à l'homme le plus sage de toute la Grèce. Les pêcheurs le présentèrent à Thalès. Ce philosophe joignoit aux sciences de la géométrie, de la physique et de l'astronomie, une étude profonde de la morale, et disoit que de toutes les connoissances humaines, la plus difficile étoit celle de soi-même. Thalès envoya le trépied à Bias qu'il regardoit comme plus sage que lui. Bias étoit en effet un trésor de sciences et de vertus. Ce fut lui qui, dans l'instant où les

ennemis emportoient d'assaut Prienne, sa patrie, averti de sauver promptement ses richesses, répondit en s'éloignant : J'emporte tout avec moi. Malgré la vanité que vous trouverez peut-être dans cette réponse, Bias eut la modestie d'envoyer le trépied à Pittacus, qui le fit passer à Cléobule, et celui-ci à Périandre. Je ne vous dirai rien de particulier sur ces trois philosophes ; ils furent sages, voilà leur histoire. Périandre offrit le trépied à Solon qui faisoit consister la vraie richesse dans la vertu, seul trésor que le tems ni la fortune ne peuvent altérer. Solon refusa le trépied, le fit offrir à Chilos, dont la philosophie se bornoit au simple nécessaire, et dont la maxime étoit : Rien de trop. Le trépied, après avoir ainsi passé par les mains des sept sages, revint à Thalès, qui le déposa dans le temple d'Apollon, où il fut consacré au service de la Sybille.

Telles étoient les mœurs des sages de la Grèce. Quand on se rappelle les beaux siècles où fleurissoit cette heureuse contrée, l'attendrissement et l'admiration se partagent entre les vertus et les graces qui germoient dans son sein, et dont le tems n'a pu effacer la mémoire.

On rapporte, à ce sujet, Émilie, un procès depuis long-tems indécis, et qu'il ne tiendroit qu'à vous de terminer :

Minerve au divin comité,
Plaide avec la reine des belles ;
Car la sagesse et la beauté,
Sont rarement d'accord entr'elles.

Comme elles sont femmes, je crois
Pouvoir me passer de vous dire
Qu'il s'agit entr'elles des droits
Et des bornes de leur empire.

Minerve présente à la fois
Sept sages, que la Grèce encense;
Et Vénus met, pour contrepoids,
Les trois Graces dans la balance.

Ce nombre étant fort inégal,
L'amour, dit-on, craint pour sa mère;
Qu'il vous présente au tribunal,
Et je réponds de son affaire.

Près d'un si séduisant minois,
Vénus va, dans son apanage,
Avoir mille Graces pour trois;
Minerve n'aura plus un sage.

LETTRE XIX.

JE vous ai parlé, belle Émilie, des philosophes de l'antiquité : et comme vous ne voulez rien apprendre à demi, vous me demandez ce que c'est que la philosophie. La réponse à cette question n'est pas aussi facile que vous pouvez l'imaginer.

Et mon esprit, en ce moment,
Aussi bien que mon cœur, sent, par expérience,
Qu'avec vous un engagement
Mène plus loin que l'on ne pense.

La philosophie étoit autrefois l'art de bien vivre; et le titre de philosophe étoit le synonyme de sage et d'heureux. Cette philosophie étoit générale et constante. Elle varioit souvent dans sa marche, mais elle marchoit toujours au but où la sagesse et le bonheur l'attendoient.

Aujourd'hui nous avons changé tout cela : la philosophie à la mode est fondé sur des principes particuliers que chacun se forge à son gré, avec la liberté d'en changer au moindre revers d'amour ou de fortune, ou du moins, au premier accès de vapeurs

(car, plus de philosophes sans vapeurs); de manière qu'il existe autant de philosophies diverses que de philosophes du bon ton; et que souvent chacun de ceux-ci adopte, réforme et rétablit la sienne deux ou trois fois par jour; ce qui naturellement nous fait tomber dans l'infini. Telle est parmi nous la philosophie pratique.

Quant à la philosophie élémentaire, habitante du pays latin, depuis long-tems elle n'a pas changé, et c'est tant pis pour elle. Ses noirs sectateurs la nourrissent de subtilités et d'hypothèses, alimens peu substantiels à tous égards. Aussi devient-elle insensiblement pareille à la nymphe Echo, dont il ne nous reste plus que la voix.

C'est une femme à face blême,
Qui, plus maigre qu'un pénitent
Vers les derniers jours du carême,
S'en va nuit et jour ergotant,
Et fagotant quelque systême,
Qu'on n'entend pas, et que souvent
Elle n'entend pas elle-même.
  L'aîné de ses tristes enfans,
Le symétrique syllogisme
Est suivi, la plupart du tems,
De l'indéchiffrable sophisme.
Ces deux monstres argumentans,
Traînent longuement à leur suite,
Les éternels raisonnemens,
Et la kirielle maudite

Des axiômes des pédans,
Capables seuls de mettre en fuite
Ceux qui, du goût et du bon sens,
Sont un tant soit peu partisans.

Vous connoissez, belle Émilie,
Ces grilles, ces sombres réduits,
Où l'on sacrifie aux ennuis
Les plus beaux jours de notre vie;
Où l'art rétrécit notre esprit,
Où l'on martyrise l'enfance,
Où la servitude flétrit
Les roses de l'adolescence.
Là, dans un temple ténébreux,
Tapissé de lambeaux poudreux,
De longs argumens et des thèses,
Dès que l'aube blanchit les cieux,
Siège pontife radieux,
Fourré d'hermine et d'hypothèses.
Il parle!...... Il se tait!..... Qu'a-t-il dit!
On l'ignore, et l'on applaudit.
Soudain la voûte retentit
Des pointilleuses périphrases
De tous nos jeunes prestolets,
Et de tous nos petits-collets,
Entortillés de grandes phrases;
De tous nos fades damerets,
Fabricateurs, à peu de frais,
De calembourgs et d'épigrammes;
De nos importans freluquets,
Confidèns musqués de nos dames,
Leurs écuyers et leurs valets;
Souvent aussi de ces vieux crânes,
Qui, toujours parmi les tombeaux
Des Auteurs anciens et nouveaux,

Dont ils vont évoquer les mânes,
Ont embarrassé leurs cerveaux
De l'immense et sombre chaos
Des écrits sacrés et profanes;
Enfin, de mille sots divers,
Qui, portant sur tout leur sentence,
D'un air bouffi de suffisance,
Jugent doctement de travers;
Et prenant un ton d'empyrique
Avec leur grec et leur latin,
Prétendent prouver sans réplique,
Qu'il est soir, quand il est matin.
Si l'un de ces jours où vos charmes
Après une douce langueur,
Brillent comme la tendre fleur
Qu'Aurore baigne de ses larmes,
Je disois, en vous présentant
A cette honorable assistance :
« Messieurs, parmi vous l'on prétend
» Qu'ici-bas tout n'est qu'apparence (1).
» Doncques la beauté purement
» Est un songe, une bagatelle.
» Eh bien! je soutiens réellement
» Qu'elle existe hardiment :
» Et vous voyez mon argument. »
A ces mots, la docte sequelle
Viendroit avec sa kirielle
D'ACQUI, d'ERGO, d'ET CÆTERA.
Argumenter IN BARBARA (2)

---

(1) Les Pyrrhoniens, dont on discute encore ici les rêveries, doutoient de tout, même de leur existence.

(2) Formule d'argument, ridicule et pédantesque.

Contre l'existence réelle
Et l'éclat de votre beauté.
En vain leur sophisme effronté
N'en soutiendroit pas la présence.
Tout en se jetant à vos pieds,
Ils en nieroient la conséquence.
Mais, d'aprés cette expérience,
Leurs argumens estropiés
Tomberoient fort en décadence;
Et vos prosélytes vainqueurs
Par la raison démonstrative,
Craindroient peu que ces noirs ligueurs
Se tinssent sur la défensive;
Car l'Amour, de ses traits charmans,
Cribleroit les raisonnemens
Et les cœurs de nos philosophes;
Qui, bientôt terrassés, vaincus,
Et de sophismes convaincus
Par leurs fréquentes catastrophes,
Viendroient tous, en moins de deux jours,
Prendre l'écharpe des Amours (1).

Ah! que notre secte, Émilie,
L'emporteroit en peu d'instans!
Qu'elle brilleroit aux dépens
De l'antique philosophie!
Fleurs d'amour et fruits du génie
S'y cueilleroient en même tems.
Ah! de cette secte chérie
Je voudrois être le Platon,

---

(1) On sait que les ligueurs et les royalistes se distinguoient par des écharpes de différentes couleurs.

Et l'Aristote, et le Solon,
Vous seriez ma philosophie;
Et bientôt j'aurois surpassé
Les Socrate, les Aristippe,
Et les Bias, et les Xantippe,
Si célèbres au tems passé.

Nous dicterions une morale,
Que les cœurs suivroient aisément.
Nous poserions pour fondement,
Concorde, humeur toujours égale,
Proscrivant éternellement
Tout systême, toute cabale;
Permettant sans difficulté,
Comme ne pouvant la défendre
Sans offenser notre équité,
Cette voix timide et si tendre,
Qui, ne s'élevant qu'à moitié,
Se fait pourtant bien mieux entendre
Que les discours de l'amitié....
Vous le voyez, belle Emilie,
Mes principes sont assez doux,
Adoptez-les; que risquez-vous
D'essayer ma philosophie?

LETTRE XX.

Nous avons laissé les Muses à la cour de Bacchus. Leur sort vous inquiète sans doute :

Votre crainte est bien naturelle,
Je soupçonne entre vous un peu d'affinité,
Et même de fraternité :
Je vais donc rassurer l'amitié fraternelle.

A peine Apollon avoit-il quitté la cour de Bacchus, que l'on y vit arriver au milieu d'un brillant cortège les neuf filles de Piérus, roi de Macédoine. Elles avoient traversé toute la Thessalie et une partie de la Grèce, pour venir disputer aux Muses le prix du chant. Si vous êtes vaincues, leur dirent-elles, vous nous céderez le mont Parnasse et les bords fleuris de l'Hypocrêne ; si la victoire est à vous, nous vous abandonnerons les riantes vallées de la Thessalie, et nous fuirons sur les montagnes de la Thrace. Les Muses indignées acceptèrent le défi, et leurs rivales commencèrent.

Elles chantèrent d'abord le combat des Dieux contre les Titans, et attribuèrent à ceux-ci la victoire. Puis elles célébrèrent en

équivoques la chronique galante des aventures du jour, et finirent par des pastorales en vaudevilles.

Ce n'étoit point cette mâle harmonie,
Ni ces nobles élans, ni cette majesté,
Qui transportent l'ame ravie
Au sein de la Divinité.
Ce n'étoit point cette vive gaîté,
Qui sème en voltigeant le sel de la satyre;
Ce n'étoit point cette ingénuité
D'une bergère qui soupire,
Et dont les pleurs nous font sourire
De tendresse et de volupté.
C'étoient, comme aujourd'hui, des morceaux d'épinette,
Découpés, brodés, précieux,
Des calembourgs délicieux,
Et le combat des Dieux étoit une ariette.

Aussi les femmes à la mode trouvèrent-elles tout cela d'un goût exquis, et eurent-elles un plaisir imaginable à l'entendre.

Lorsque les filles de Piérus eurent fini leurs chants, Calliope se chargea seule de leur répondre. Elle célébra d'abord la puissance féconde du Maître de l'univers, qui, d'un souffle anime tous les êtres, et d'un regard les plonge dans le néant. Puis elle chanta l'aventure de Deucalion et de Pyrrha.

« Jupiter indigné des crimes des hommes,
» avoit changé la terre en une mer immense,
» et le genre humain n'étoit plus. Les plus

» hautes montagnes avoient caché leur cime:
» une seule élevoit encore sa tête au-dessus
» des flots. C'étoit le mont Parnasse situé
» entre l'Attique et la Bœotie.

» Sur cette plaine vaste et liquide, parmi
» les hommes, les arbres, et les animaux
» flottans, voguoit une frêle barque, jouet
» des aquilons et des ondes. Elle portoit un
» couple heureux et respectable, et la vertu
» se sauvoit du naufrage avec Deucalion et
» Pyrrha. Le souffle des vents, ou plutôt
» celui de l'Eternel, les porta vers le som-
» met du mont Parnasse. Ce fut là qu'ils
» abordèrent en tremblant; et que prome-
» nant au loin la vue, ils considérèrent avec
» effroi le vaste tombeau du genre humain.

» Cependant les eaux décroissoient; et l'on
» découvroit déjà les montagnes, les col-
» lines et les plaines élevées; mais par-tout
» la nature étoit morte, et le silence habitoit
» seul dans l'univers.

» Deucalion tendant les bras à son épouse;
» ô ma bien-aimé, lui dit-il, qu'allons-nous
» devenir! Nous voilà seuls au monde! Hé-
» las! si le flambeau de l'amour brûloit en-
» core pour nous, ce désert verroit un jour
» de nouveaux habitans, et nous aurions
» quelqu'un pour nous fermer les yeux. Mais
» la vieillesse a glacé nos sens, et je ne

» prévois plus que la solitude et la mort. En » parlant ainsi, les époux s'approchoient » lentement d'un temple où Thémis rendoit » ses oracles ; là, s'appuyant sur les bras » l'un de l'autre, ils se prosternent ensem- » ble, et courbent leurs têtes blanchies, au » pied du sanctuaire. Tout-à-coup la voûte » s'ébranle, et le couple vénérable frémit » en entendant ces paroles : Sortez du tem- » ple, voilez-vous le visage, et jetez der- » rière vous les os de votre mère. A ces » mots, Deucalion, l'ami des dieux, inter- » prétant leur volonté, couvre d'un voile sa » tête et celle de son épouse. Ils traversent » ensemble de vastes déserts, et jettent der- » rière eux les pierres qui sortent du sein de » la terre, notre mère commune. Soudain » ces pierres, semblables au marbre que » l'artiste a dégrossi, prennent par degrés » une figure humaine. Bientôt leurs traits se » perfectionnent, leurs yeux brillent, leur » teint s'anime, leurs membres s'agitent, » ils vont marcher.... Ils marchent ! Jupiter » leur dit VIVEZ, et ils vivent. »

Calliope eut à peine fini, que la victoire lui fut décernée d'une voix unanime. Les filles de Piérus éclatèrent alors en murmures ; mais tout-à-coup leur corps se couvrit de plumes noires et blanches, et elles

furent changées en pies. Ce châtiment ne réprima ni leurs plaintes ni leur babil :

Car depuis leur métamorphose,
Elles ont conservé leur volubilité,
Et le talent si cher à la beauté,
De dire, en bien des mots, rien ou très peu
de chose.

Les Muses, après cette victoire, retournèrent sur le mont Parnasse, et vécurent long-tems dans une paisible intimité. Souvent elles parcouroient ensemble le sacré vallon, où serpentent les eaux d'Hypocrêne. Là, elles rencontroient leurs jeunes élèves, cueillant des fleurs, et les encourageoient à gravir la double colline.

Un jour, s'étant éloignées de leur demeure, la pluie les surprit, et elles cherchèrent un asyle. Le Titan Pyrénée, établi depuis peu dans la Phocide, vint à leur rencontre, et leur offrit une retraite dans son palais. Les Muses l'acceptèrent ; mais à peine y furent-elles entrées, que le tyran fit fermer les portes, et voulut leur faire violence. Aussi-tôt les neuf Sœurs prirent des aîles et s'envolèrent. Pyrénée, pour les atteindre, monta sur une tour élevée ; mais en s'élançant après elles, il tomba, et fut brisé de sa chûte. La Fable ne nous dit pas ce que devinrent alors les Muses fugitives.

On présume qu'elles ont parcouru, depuis ce tems, les plus belles contrées de l'Univers, et j'adopte volontiers cette opinion, car j'ai toujours soupçonné que nous en avions plusieurs sur les rives de la Seine.

Il seroit même assez plaisant.
Que vous parlant de ces doctes pucelles,
Je racontasse innocemment
Leur histoire à l'une d'entr'elles.

Malgré la vie errante des Muses, on assure qu'elles conservèrent précieusement leur virginité; quelques détracteurs ont écrit à la vérité que plusieurs avoient été mères. Ils ont avancé hardiment que Rhœsus étoit fils de Therpsicore; Linus, de Clio; et le divin Orphée, de Calliope. Ils ont ajouté qu'Arion et Pindare étoient aussi enfans des Muses; mais ces prétendues filiations sont purement morales. Un poëte étoit-il inspiré par une Muse? on disoit d'abord qu'elle l'avoit adopté; puis on répétoit qu'il étoit son fils; puis les femmes charitables soupçonnoient que cela pouvoit être; puis les femmes discrètes publioient que cela étoit: elles le tenoient de bonne part, elles avoient des preuves; elles l'avoient vu, elles l'auroient juré!... Elles le juroient, et l'on écrivoit sur leur parole.

Au reste, ces faux bruits portèrent si peu d'atteinte à la réputation des Muses, qu'elles eurent toujours une foule d'adorateurs. Plusieurs passèrent leur vie entière à les chercher inutilement, et moururent d'amour pour ces dames invisibles. D'autres, sans les connoître, affrontèrent, pour leur plaire, les plus grands périls, et poussèrent l'héroïsme jusqu'à la témérité.

Plus d'un preux chevalier, sans casque, sans armure,
Mais d'un triple orgueil cuirassé,
Et d'un noble amour embrâsé,
Sur leur coursier fougueux tenta mainte aventure,
Et depuis sa déconfiture,
Mérita d'être baptisé
Le Chevalier de la triste Figure. (1)

Les convives recherchoient aussi les faveurs et la société des neuf Sœurs. Ils commençoient leurs festins par une libation en l'honneur des Grâces, et les finissoient en buvant aux Muses. Par-tout on leur élevoit des autels et des statues. Elles étoient représentées assises à l'ombre d'un laurier, et se tenant toutes par la main. Leur front étoit couronné de palmes, et chacune d'elles portoit les attributs de l'art auquel elle présidoit.

Les Romains leur avoient élevé un temple

---

(1) Voyez l'ingénieux roman de Dom-Quichotte.

où les poëtes lisoient publiquement leurs ouvrages. Ils leur avoient aussi consacré un autre monument ; c'étoit la fontaine des Muses. Mais, ce qui vous étonnera sans doute, cette fontaine étoit auprès du temple de la fortune. Quel contraste dans ce voisinage ! les voisins furent long-tems sans se connoître. Enfin, sous le règne d'Auguste, les Prêtres du temple en ouvrirent les portes aux gardiens de la fontaine ; et ceux-ci permirent aux Prêtres d'y venir puiser quelquefois.

Depuis ce tems, les sœurs d'Apollon furent accueillies à la Cour, et leurs favoris devinrent les amis des rois. Mais tandis que les Muses brilloient auprès du trône, souvent elles s'échappoient pour aller dans la retraite, consoler les affligés. Là, elles pleuroient avec Sapho, gémissoient avec Ovide, et soupiroient avec Tibulle. Elles ont conservé jusqu'à nos jours cette sensibilité secourable, et quelquefois j'en fais moi-même la douce expérience.

Dans ces momens où la Mélancolie
Etend son voile sur les jours
Que je passe loin d'Emilie ;
Quand j'aime à m'égarer dans les sombres détours
Des bois où gémit Philomèle ;
Quand mon cœur gémit avec elle,

Ma Muse vient à mon secours.
« Vous êtes loin de votre amie,
» Me dit-elle, je viens soupirer vos douleurs;
» Il est doux de verser des pleurs
» Quand on pleure par sympathie » :
Ah! si je l'en croyois!... Mais souvent l'Amitié,
Pour nous consoler nous abuse,
A qui donc se fier? dites-moi, par pitié,
Dois-je me fier à ma Muse?

LETTRE XXI.

Le printems renaissoit pour la première fois,
Tout sourioit dans la Nature,
Zéphire couronnoit les bois,
Des prémices de la verdure;
Tout fleurissoit, tout languissoit:
Le cœur étonné balançoit
Dans une douce incertitude,
Et lui-même s'interrogeoit
Sur la tendre sollicitude
Dont il cherchoit en vain l'objet.
Le feu d'amour couvroit encore;
Nul desir jusque-là ne l'avoit excité;
Il falloit, pour le faire éclore,
Un sourire de la beauté....

Tout-à-coup la terre frémit de plaisir; l'air s'agite et s'embrâse, la mer bouillonne, blanchit d'écume, et Vénus s'élève du sein des flots:

Vierge tendre et modeste alors, qu'elle étoit belle !
L'onde sur ses replis mollement la berçoit ;
D'un regard caressant l'œil du jour la fixoit ;
Autour de ses trésors Zéphir s'arrondissoit,
Et les flots amoureux murmuroient auprès d'elle.
La jeune déité levant enfin les yeux,
Promène ses regards craintifs et curieux.
Elle admire le Ciel et l'Onde et la Lumière
Dont l'éclat blesse encor sa timide paupière.
Sa bouche s'ouvre, et son premier soupir,
Son premier mot est l'accent du plaisir :
« Où suis-je ? quel réveil ! quelle volupté pure !
O que cet air est doux, que ce jour est serein !
Que tout est beau dans la nature !
Quelle douce chaleur circule dans mon sein !...
Que sens-je battre sous ma main ? »
Sur son cœur palpitant alors baissant la vue,
Elle admire, sourit, et rougit d'être nue.
Ses mains volent... Malgré ces mobiles remparts ;
Ses trésors innocens percent de toutes parts.
Quelle confusion !... Suspendant ses caresses,
Zéphir de la vapeur des cieux
Forme un nuage officieux.
Et sauve à sa pudeur l'embarras des richesses.

Ce jeune dieu la posant ensuite sur une conque marine, la conduisit à l'île de Cypre. Ce fut là que les Heures se chargèrent de son éducation.

Les Heures étoient filles de Jupiter et de Thémis ; mais, malgré leur fraternité, il y avoit aussi peu de ressemblance dans leur caractère que dans leurs figures. Elles avoient

toutes des aîles, et parcouroient successivement le même espace. Cependant,

Leur course étoit plus rapide ou plus lente.
L'heure pénible de l'attente
Longuement sembloit parcourir
Un siècle entier. Mais du plaisir,
L'Heure toujours trop diligente,
Disparoissoit comme un éclair.
L'Heure du repentir, le front d'ennuis couvert,
En poussant des plaintes amères,
Des espaces imaginaires
La rappeloit en vain. Pour calmer sa douleur,
L'Heure du souvenir lui retraçant les charmes
De cette aimable et fugitive sœur,
Avec plus de douceur faisoit couler ses larmes.
Ainsi, quand loin de vous il faut porter mes pas,
D'un tendre souvenir mon ame encore émue,
Se rappelant l'heure où je vous ai vue,
Charme l'ennui de celle où je ne vous vois pas.

Les Heures présidoient alors, comme aujourd'hui, aux plaisirs, aux peines, aux espérances, aux rendez-vous, à l'étude, aux arts naissans, et sur-tout aux quatre saisons de l'année. Vous voyez que rien ne se faisoit sans elles. Mais aussi tôt que Vénus eut vu le jour, elles laissèrent aller le monde comme il put, volèrent à l'île de Cypre, y reçurent la beauté, et s'y fixèrent pour son éducation. Il paroît qu'alors ces divinités

légères

légères étoient capables de constance ; mais aujourd'hui leur caractère a bien changé !

Le tems n'est plus, où près des belles,
Les Heures fixoient leur séjour.
Aujourd'hui, près de vous, l'Amour,
Semble multiplier leurs aîles.

LETTRE XXII.

Vous jugez bien, Emilie, que l'éducation de Vénus ne ressembla point à celle de nos Parisiennes. Etre belle sans orgueil, aimable sans coquetterie, instruite sans prétentions ; amie discrète, amante fidelle, épouse vertueuse et tendre, ce fut-là tout ce que l'on exigea d'elle. Sur ces principes qui valoient bien les nôtres, ses institutrices établirent leur plan d'instruction, l'exécutèrent à-peu-près de la manière suivante :

La première Heure l'appeloit
Quand Phœbus ouvroit sa carrière,
Et la beauté se réveilloit
Avec le Dieu de la lumière.

La deuxième Heure entrelaçoit
Quelques fleurs, un peu de verdure
Dans ses cheveux, et lui disoit :
« Méprisez l'art de la parure,

Il n'est fait que pour la laideur.
Soyez modeste ; la pudeur
Est le fard qui sied à votre âge.
Que le trésor de vos attraits
Soit toujours voilé d'un nuage ;
Que ce voile soit fort épais,
Et qu'il tienne, s'il est possible ;
Le sanctuaire des amours,
Pour être respecté toujours,
Doit toujours être inaccessible. »
La troisième lui présentoit
Des fruits nouveaux et du laitage.
La quatrième lui dictoit
L'art de parler sans verbiage :
« Ne prétendez point à l'esprit,
Et sur-tout gardez-vous d'en faire !
Parlez peu, mais bien ; ce qu'on dit
Jamais ne peut manquer de plaire,
Quand la raison, quand la gaîté,
Quand le sentiment assaisonne
Un mot dont la simplicité
N'offense l'orgueil de personne. »
La cinquième formoit son cœur,
Le disposoit à la tendresse,
Et chassoit la feinte et l'adresse,
Y faisoit germer la candeur ;
« Aimez un jour, lui disoit-elle,
Aimez ; gardez-vous d'abuser
De l'avantage d'être belle.
Choisissez bien, et sachez vous fixer.
Noble et tendre comme vous l'êtes,
Ne préférez jamais le plaisir dangereux
De multiplier vos conquêtes,
Au bonheur de faire un heureux »

La sixième ajoutoit : « Préférez la tendresse
D'un ami véritable aux vœux de mille amans ;
L'amour est fait pour la jeunesse,
Et l'amitié pour tous les tems.
Quoique femme, soyez discrète ;
Songez qu'il est cruel d'oser sacrifier
Un jeune cœur qui vient nous confier
Son espoir, son bonheur, ou sa peine secrète ;
Et qu'un secret dont on prend la moitié,
Est un dépôt sacré qu'on ne peut se permettre
D'aller divulguer, sans commettre
Un sacrilège en amitié.

Les trois Heures suivantes lui enseignoient les devoirs de l'humanité, de la foi conjugale, de la maternité, et lui répétoient tour-à-tour :

» A peine l'Univers commence,
» Il est déjà des malheureux.
» Ne dédaignez point l'indigence,
» Le plus noble attribut des Dieux,
» Ma fille, c'est la bienfaisance.
» [illegible] vous saviez comme il est doux
» De visiter sous leur chaumière,
» Les mortels que le sort jaloux
» A condamnés à la misère ;
» De compatir à leurs malheurs,
» De mêler nos soupirs aux leurs,
» D'entrer dans leur douleur profonde ;
» De leur prouver, par nos soins réunis,
» Qu'ils ne sont pas seuls dans le monde,
» Et que les malheureux ont encor des amis!
» O que la main d'une belle a de grâces,

» Lorsqu'elle répand les bienfaits !
» Au lieu de mille amans vaincus par vos attraits,
» Qu'il sera bien plus beau d'attirer sur vos traces,
» Les heureux que vous avez faits !
» Quand vous aurez prononcé le serment
» De rendre heureux l'époux qui vous aura choisie,
» Semez de fleurs tous les jours de sa vie,
» Aimez en lui votre ami, votre amant.
» Que dans vos bras paisiblement
» Il repose ; soyez son ange tutélaire,
» Veillez ; loin de son cœur chassez les noirs chagrins ;
» Qu'il trouve, auprès de vous, plus purs et plus sereins,
» L'air qu'il respire et le jour qui l'éclaire.
» C'est ainsi qu'en vos fers vous saurez l'arrêter.
» Si, malgré tant de soins, il devient infidèle,
» En reproches amers gardez-vous d'éclater,
» Mais offrez-lui des mœurs un si parfait modèle,
» Qu'il soit forcé de l'imiter ;
» Et si votre exemple le touche,
» S'il revient à vos pieds abjurer son erreur,
» Qu'il trouve, en arrivant, l'amour sur votre
» bouche,
» Et le pardon dans votre cœur.

» L'homme ne sait aimer qu'autant qu'on sait lui
» plaire ;
» Etudiez son caractère,
» Ménagez-lui le prix de la moindre faveur ;
» A l'orgueil, à l'humeur opposez le sourire ;
» L'innocence aux soupçons, le calme à la fureur ;
» Régnez en suppliant, et fondez votre empire
» Sur l'amour et sur la douceur.

» Un jour, Cypris, vous serez mère ;
» N'abandonnez jamais le fruit de vos amours
» Aux mains d'une mère étrangère.
« Nourrissez votre fils; remplissez vos beaux jours,
» Des soins intéressans de ce saint ministère.
» Ces jours pour le plaisir ne seront pas perdus ;
» La nature, aux bons cœurs, donne pour ré-
» compense
» Des devoirs les plus assidus,
» Les plus douces des jouissances.
» Vous les mériterez : de votre nourisson
» Une autre n'aura pas la première caresse ;
» Vous jouirez avec ivresse
» Des prémices de sa tendresse,
» Et des éclairs de sa raison.
» Souvent, tandis que de sa mère
» Ses lèvres presseront le sein,
» En admirant son minois enfantin,
» Vous croirez démêler quelques traits de son père.
» Alors vous sentirez palpiter votre cœur
» Du plaisir de trouver l'auteur dans son ouvrage,
» Et de l'espoir de voir croître, sous votre om-
» brage,
» Le fruit dont vous aurez alimenté la fleur. »

C'étoit ainsi que ces sages institutrices formoient le cœur et l'esprit de leur jeune élève, jusqu'au moment où l'Heure du sacrifice la conduisoit au temple :

Cypris, les yeux baissés, le front ceint de guir-
landes,
Portoit au pied des Dieux d'innocentes offrandes,
Et, tandis que l'encens fumoit sur leurs autels,
Offroit son jeune cœur au roi des immortels.

L'heure suivante la ramenoit sous un berceau de myrte. Là,

Un repas préparé des mains de la nature,
Se présentoit à l'ombre, au bord d'une onde pure.
Les fleurs, sur les rameaux, serpentoient en
festons,
Et la prairie offroit des sièges de gazons.
A ces heureux festins présidoient l'innocence,
La folâtre gaité, la douce tempérance,
Et l'aimable franchise, et la frugalité,
Fille de la raison, mère de la santé.

Bientôt l'Heure de la promenade et celle du travail, s'emparoient successivement de Vénus;

Quelquefois au milieu de ces jeunes compagnes,
Elle alloit butiner sur les fleurs des campagnes,
Et les fleurs aussi-tôt renaissoient sous ses pas.
A son retour, prenant l'aiguille de Pallas,
Son adresse en faisoit un instrument docile;
Et mêloit, avec art, l'agréable à l'utile.

Les Heures suivantes donnoient le signal des danses et des concerts. Tandis que Cypris dansoit, on lui répétoit souvent:

Que vos grâces soient naturelles;
Ne les contrefaites jamais.
Dès que l'on veut courir après,
On commence à s'éloigner d'elles.

Quand la Déesse se reposoit, quelquefois une de ses institutrices venoit s'asseoir

auprès d'elle, en lui faisant remarquer la joie qui animoit l'assemblée, elle lui disoit en l'embrassant :

« Sous les lambris dorés des célestes portiques,
» Vous regretterez quelquefois
» Nos danses, nos concerts rustiques.
» Ah ! revenez alors habiter dans nos bois,
» Vous y retrouverez la paix de l'innocence ;
» Venez cueillir des fleurs au bord de ce ruisseau,
» Venez vous reposer sous ce même berceau,
» Témoin des jeux de votre enfance.
» Là, vous rappellerez le songe du bonheur ;
» Là, vous sentirez votre cœur
» Respirer avec plus d'aisance ;
» Là, vos regards, autour de vous
» Multiplieront les fleurs sur la verdure ;
» Le ciel sera plus beau, la nayade plus pure,
» L'ombrage plus épais, et le zéphir plus doux.
» Là, vous retrouverez la source de ces larmes,
» Qu'on ne verse plus chez les Dieux,
» Et vous éprouverez ce qu'on goûte de charmes
» A regretter le tems où l'on étoit heureux.

L'heure du concert interrompoit ces entretiens. Il est probable que l'art du chant étoit encore loin de sa perfection ; car Vénus se contentoit d'exprimer avec ame, l'amour, le plaisir ou la tristesse ; elle ne joignoit à cette expression, ni roulement d'yeux, ni contorsions, ni coups de gozier, ni tours de force ; et, ce qui paroîtra sans doute incroyable, elle prononçoit avec soin

et daignoit chanter pour ceux qui l'écoutoient. Vous présumez bien, d'après ces petits ridicules antiques, que ses chansons étoient fort simples, et qu'elles ne valoient pas, à beaucoup près, le moindre des chefs-d'œuvres de nos modernes Anacréons. En voici quelques fragmens, que j'ai hasardé de vous traduire, pour vous en donner une légère idée :

Nymphes, que l'amour dans vos yeux
Brille, et s'apperçoive sans peine ;
Comme l'on voit l'azur des cieux
Dans le crystal d'une fontaine.

Ne trompez jamais ; le serment
Qui sort de vos lèvres vermeilles,
Est aussi doux pour votre amant,
Que le miel des jeunes abeilles.

Mais la séduisante douceur,
D'un aveu dicté par la feinte,
Pour un crédule et tendre cœur,
Est plus amère que l'absynte.

Recevez les pleurs de l'amour,
Que vos charmes ont fait éclore ;
Comme la fleur, au point du jour,
Reçoit les larmes de l'aurore.

Cédez; mais à ses vœux ardens
N'accordez pas tout ce qu'il ose :
Des plaisirs de votre printems,
Craignez d'éparpiller la rose.

Le concert étoit suivi d'un repas frugal et champêtre, après lequel la dernière Heure

du jour conduisoit Vénus dans une grotte tapissée de verdure, où Morphée lui fermoit la paupière.

Les heures de la nuit rassembloient tour-à-tour
Les songes légers auprès d'elle ;
Cypris au milieu de sa cour,
Jeune, sensible, femme et belle,
Songeoit alors innocemment
Qu'elle n'avoit qu'un seul amant,
Et rêvoit qu'elle étoit fidelle.

Après quelques années de cette éducation suivie, l'élève des Heures se trouva si accomplie en tous points, que les Dieux voulurent la voir, pour s'assurer eux-mêmes de tout ce que la renommée en publioit. Les envieux assurèrent bientôt qu'il y avoit plusieurs Vénus, dont on attribuoit les grâces et le mérite à une seule ; et cette erreur s'accrédita tellement alors, que, cinq a six mille ans après, Cicéron nous l'a transmise. Il faut la lui pardonner, les femmes parfaites font, de nos jours, autant d'incrédules qu'elles en faisoient de son tems ;

Car je vois, lorsque l'on raisonne
Sur vos attraits, vos talens réunis,
Leur nombre, à tout moment, partager les avis
Sur l'unité de la personne.

LETTRE XXIII.

VENUS avoit à peine atteint la quatorzième année, lorsqu'elle fut demandée à la Cour céleste Sa présentation ne ressembla point à celle de nos duchesses, et les préparatifs en furent bien différens : la nature seule y présida ; chez nous, l'art seul y préside :

A quatorze ans, Eglé déjà coquette,
A pris le rouge, en sortant du couvent ;
Son jeune front, qui rougissoit souvent,
Ne rougit plus, graces à sa toilette.
Son œil, hagard en sa vivacité,
Ressemble à l'œil de la lubricité.
De ses sourcils l'art a tracé l'ébène,
Et d'un bleu tendre imbibant son pinceau,
A, d'une main sagement incertaine,
Fait sur le blanc circuler quelque veine,
Pour animer ce visage nouveau.
Des jeux, des ris, voici l'aimable reine :
Volez, zéphirs, mais ne l'approchez pas.
Discrètement retenez votre haleine,
Sinon, craignez de souffler ses appas.
Pour ménager cette Vénus nouvelle,
Divin soleil, tempère ton ardeur :
Voile ton front, sinon je crains pour elle

Le triste sort des attraits de Sémelle (1)
Quand tes rayons nous dardent ta chaleur,
Souvent j'ai vu, (quelles métamorphoses!)
Sur la pâleur se dissoudre les roses,
Et la beauté fondre sur la laideur.

Cet art imposteur n'existoit pas encore au premier siècle du monde.

On se présentoit à la cour
Avec ses traits et son visage;
On ne changeoit point en un jour,
De teint, de cheveux, de corsage.
L'art de plaire rajeunissoit,
C'étoit le seul fard en usage;
Il ne déguisoit aucun âge,
A tout âge il embellissoit;
Et dès qu'à la cour de Cybèle,
Une déesse paroissoit,
On étoit sûr que c'étoit elle.

L'Aurore ayant ouvert le jour où Vénus devoit être présentée, la déesse s'éveilla paisiblement, s'assit au bord d'une onde pure; et, devant ce miroir tranquille, elle ceignit d'une couronne de myrtes les boucles flottantes de sa chevelure. Plusieurs assurent qu'elle étoit blonde, d'autres prétendent qu'elle étoit brune. Pour moi, je suis tenté de croire que ces deux couleurs, mêlangées sur son front, y formoient une

(1) Consumée par Jupiter.

nuance, qui réunissoit ce que les brunes ont de plus piquant, les blondes, de plus voluptueux ;

Et qu'elle inspiroit tour-à-tour,
Ainsi que vous, belle Emilie,
Les transports brûlans de l'amour,
Et sa douce mélancolie.

Ce fut en ce moment, que la Nature lui fit présent de cette ceinture divine et mystérieuse, qui bientôt tourna la tête à tous les Dieux, et qui, depuis a rendu tant de grands hommes si petits.

On y voit l'amour conduit par l'espérance,
Les timides aveux, la molle résistance ;
La pudeur enfantine, et les jeunes plaisirs,
Qui fuyoient, agaçoient, caressoient les desirs.
Auprès d'eux paroissoient la volupté, ses charmes,
Ses transports, la langueur, les yeux baignés de larmes ;
La douce intimité, les soupirs, les sermens,
Les caprices, suivis des raccommodemens.

Tel étoit le dessus de ce tissu mystérieux ; mais sur le revers,

La main des tristes Euménides
Avoit tracé les noirs soupçons,
La haine, les baisers perfides,
Les vengeances, les trahisons.
Par de sombres détours, la pâle jalousie
Se traînant d'un pas chancelant,
A l'amour infidèle arrachoit en tremblant,
Le masque de l'hypocrisie.

Je

Je ne vous dirai pas, Emilie, si ce dangereux talisman existe encore aujourd'hui; cependant, comme la plupart des hommes se plaignent de ses effets, il faut bien que par une tradition fatale, il nous soit parvenu.

Mais, entre nous, je conjecture
Que l'Amour de l'Hymen jaloux,
Ne fait plus connoître aux époux,
Que le revers de la ceinture.

Quoi qu'il en soit, lorsque Vénus eut revêtu ce divin ornement, les Grâces n'y voulurent plus rien ajouter; persuadées qu'à l'âge de la Déesse, la parure la plus séduisante étoit la plus simple. En effet,

S'il est un âge où la simplicité
Donne sur-tout un prix à la beauté,
C'est ce moment, qui, n'étant plus l'enfance,
N'est pourtant pas encor l'adolescence.
Ce ton naïf de l'ingénuité,
Cette pudeur si rare et si touchante,
Ces yeux baissés, cette bouche riante,
Qui ne sait point trahir la vérité;
Ce coloris de la rose naissante,
Cette blancheur, et ce doux velouté;
Tout nous séduit, nous ravit, nous enchante,
Telle, à vingt ans bien moins à redouter,
Prenoit alors les cœurs sans s'en douter.

Vous qui sortez à peine de cet âge,
Dans ce tableau voyez-vous votre image!
Peintre novice, en traçant vos attraits,

Tantôt je crains d'altérer quelques traits ;
Tantôt je crains, retouchant mon ouvrage,
D'être accusé de flatter mes portraits....
De les flatter ! Pardonnez à ma muse
Ce mouvement de pure vanité.
A ce tableau, depuis qu'elle s'amuse,
S'il lui paroît que sa main l'a flatté,
L'original doit lui servir d'excuse.

LETTRE XXIV.

LA Cour céleste étoit assemblée pour recevoir la fille de l'Océan. Les Déesses, avec un sourire mêlé d'inquiétude, murmuroient entre elles tout bas :

« C'est un enfant, à ce qu'on dit.
» Est-elle bien? — Bien pour son âge ;
» Des yeux... bleus, un teint de village,
» Le cœur neuf, autant que l'esprit ;
» L'air agreste, le ton champêtre,
» Le sourire plus qu'innocent.
» Mais avec nous, en grandissant ;
» Cela se formera peut-être ».

Elles parloient encore, lorsque Vénus se présenta Sa taille divine, son maintien noble et décent, ses grands yeux bleus, ornés de sourcils d'ébène ; ses blonds cheveux,

flottant sur l'albâtre; ces contours arrondis, chef-d'œuvre de la Nature; ces lys, couverts des roses de la pudeur; ce modeste embarras, ces grâces naïves, cet abandon voluptueux, enchantèrent tous les Dieux et déconcertèrent toutes les Déesses. Comment donc! disoient-elles, en se mordant les lèvres,

« Malgré son air provincial,
» C'est une très-jolie ébauche:
» Elle a le maintien un peu gauche,
» Mais elle n'est point du tout mal ».

Jupiter souriant avec tendresse, lui dit en l'embrassant: « Venez, ma chère fille, » venez ceindre la couronne qui vous est » destinée. Junon partage avec moi le trône » du Ciel; Pallas occupe celui de la Sa» gesse; celui de Beauté vous attend ».

A ces mots, vous eussiez vu le rouge monter au visage de toutes les Déesses. Elles se regardoient avec un sourire amer, levant à moitié l'épaule, et se tordant les doigts. Si l'on eût alors porté des éventails, pas un seul n'en fût réchappé. Elles se coudoyoient furtivement, et se disoient entre les dents:

« Que notre chère favorite,
Doit avoir le cœur gros de son petit mérite!
Jupin radote, en vérité :
Car si la pauvre enfant a quelque connoissance
Des graces et de la beauté,
Ce n'est point par expérience. »

Cependant Jupiter posa sur la tête de Venus une couronne de myrte, et alors, bon gré, mal gré, il fallut bien applaudir. Il fallut même jouer l'intérêt et la satisfaction. Les Déesses s'en acquittèrent à merveille; car, dès ce tems-là, il y avoit à la cour des visages très-savans. Cypris confuse, se voyoit environnée de femmes qui lui sourioient, et s'écrioient, en lui tendant les bras :

« Venez, mon cœur, venez ma Reine.
Comme elle est belle! quel maintien!
Quelle fraîcheur! Vous rougissez?.... Eh! bien,
La vérité vous fait donc de la peine?
Qu'elle est modeste! que d'attraits!
Que de noblesse! la friponne
Semble avoir le front tout exprès
Fait pour porter une couronne. »

Puis elles ajoutoient à l'oreille :

« Eh! mais, en vérité, malgré son air discret,
L'orgueil se met de la partie.
L'innocente sourit; sauvons-lui l'ironie,
La petite sotte y croiroit. »

Vénus alarmée de ces confidences suspectes, les suivoit d'un regard inquiet ; mais aussitôt les Déesses lui donnoient le change, et lui disoient en la caressant :

« Ah ! vous nous écoutez ? Pour une bagatelle
N'allez pas vous mettre en courroux :
On ne peut vous souffrir ! Embrassez - nous, ma belle,
Nous disons bien du mal de vous. »

D'après le dépit marqué des Immortelles, vous devinez sans doute, Emilie, que bientôt Cypris leur enleva la conquête de tous les Dieux. En effet, elle devint, en peu de tems, l'unique objet de leurs amours et de leurs rivalités. Mars et Vulcain se mirent sur les rangs. Ce dernier n'étoit pas le plus aimable; mais il fut le plus heureux... Heureux! Je m'abuse ; car, qu'est-ce que la main, sans le cœur de ce qu'on aime ?

LETTRE XXV.

Vulcain, seul enfant légitime de Jupiter et de Junon, naquit si difforme, que son père, indigné de sa laideur, le précipita du ciel. L'avorton céleste roula un jour entier dans le vague des airs ; et de tourbillons en tourbillons, il arriva le soir dans l'île de Lemnos, dont les habitans le reçurent si à propos, qu'il ne se cassa qu'une cuisse. Les Nymphes de la mer prirent soin de lui, et l'élevèrent, mais il resta boîteux de sa chûte.

La Nature qui lui avoit refusé les graces extérieures, lui prodigua les dons du génie. Dès sa première jeunesse, il établit dans les montagnes de Lemnos, des forges immenses. Ce fut là que l'or, le fer, l'airain, se polirent pour la première fois. Bientôt il construisit de nouveaux atteliers dans les cavernes du mont Etna. Il y travailloit sans relâche avec ses noirs Cyclopes. Les principaux étoient Brontes, Stérope, Pyracmon et Polyphême. Ces géans, fils du Ciel et de la Terre, n'avoient qu'un œil percé au milieu



Queverdo fecit

du front. Leurs bras nerveux soulevoient sans cesse de lourds marteaux; l'Etna retentissoit de leurs coups redoublés, et vomissoit, par ses vastes soupiraux, une fumée noire et brûlante. Enfin, le fils de Jupiter parvint à forger la foudre, et l'on prétend que son antre est encore l'arsenal du tonnerre.

Aussi, j'ai quelquefois rendu grace à Vulcain.
Quand votre cœur refuse de m'entendre,
Qu'un éclair brille, alors la peur vous rend plus tendre,
Et vous baissez les yeux en me serrant la main.
Votre amour croît avec l'orage;
Si la foudre pouvoit éclater à vos yeux,
Je ne changerois pas mon sort avec les Dieux;
Mais à peine Zéphir a chassé le nuage,
Que mon bonheur s'évanouit
Comme l'éclair qui l'a produit.

Les talens de Vulcain étoient déjà célèbres, lorsque les Titans entreprirent d'escalader le ciel. Jupiter abandonné de tous les dieux, eut alors recours à son fils. Celui-ci oubliant la façon peu civile dont son père l'avoit congédié, lui forgea des foudres, et les Titans furent terrassés. En reconnoissance de cet important service, Jupiter accueillit Vulcain dans son Palais, et le rétablit dans tous ses droits. Mais le Dieu boîteux voulant se venger de Junon, qui l'avoit fait un peu trop laid, lui fit présent d'un trône d'or, sur lequel

la Déesse, en s'asseyant, se trouva prise par des ressorts invisibles. Elle se plaignit vivement de cette injustice, et s'écria :

« Vous êtes laid, mon fils, et je suis votre mère ;
J'en porte la peine : mais quoi !
Si vous fûtes doué d'une laideur amère,
Est-ce plutôt ma faute à moi,
Que la faute de votre père ?

Vulcain, frappé de la justesse de cette remontrance, délivra Junon, et alla trouver Jupiter, auquel il demanda Minerve en mariage. Aussi-tôt le roi du ciel appela Minerve, et lui présentant son héritier présomptif :

« Il est tems, lui dit-il, Déesse,
De subir les lois de l'Hymen ;
Il est tems de donner enfin,
Des héritiers à la sagesse.
Voici mon fils ; vous connoissez
Ses chefs-d'œuvres et son génie ;
Cédez à ses vœux, unissez
Les Arts et la Philosophie. »

A la vue du prétendant, Minerve, qui jusqu'alors s'étoit promis de garder sa virginité, se sentit, plus que jamais, résolue de tenir sa promesse ; elle rappela donc à Jupiter, le serment irrévocable qu'il lui avoit fait, de ne jamais disposer de sa main. Jupiter lui répondit :

« J'ai juré par le Styx de ne pas vous contraindre
A former un engagement ;
Mais je n'ai répondu d'aucun évènement :
J'aurois tremblé de voir enfreindre
Dix fois par heure mon serment.
Je sais qu'une Vierge discrète,
Qui sent foiblir son pauvre cœur,
Pour autoriser sa défaite,
Donne la main à son vainqueur.
L'occasion vous est offerte,
Vous, ma fille, de résister,
Et vous, mon fils, de l'emporter ;
Ainsi, mes enfans, guerre ouverte. »

Vulcain, pour triompher de Minerve, au lieu d'intéresser et de gagner son cœur, s'y prit comme un Forgeron. Mais la Déesse se défendit courageusement de ses violences ; et de cet amour infructueux naquit Erésichtgon, qui, pour cacher ses jambes de serpent, inventa les Chars, dont l'usage s'est renouvelé de nos jours.

Pour dédommager son fils des disgraces de l'amour, le roi du ciel le combla d'honneur, et le fit Dieu du feu. On lui bâtit plusieurs temples où il étoit représenté appuyé sur une enclume, et ayant à ses pieds l'aigle de Jupiter, prêt à porter la foudre. Le plus célèbre de ces temples étoit élevé sur le mont Etna. Il falloit, pour en approcher, être chaste et pur. La garde du sanctuaire

étoit confiée à des chiens, qui, par un instinct miraculeux, caressoient les gens de bien et dévoroient les hypocrites. Si ces gardiens fidèles veilloient encore à la porte des temples,

Après nos longs pélérinages,
Et nos longues processions,
Combien de dévots personnages
Auxquels ils mordroient les talons ?

Dans la suite, on institua des fêtes en l'honneur de Vulcain. Les Athéniens les célébrèrent avec beaucoup de pompe. Ils établirent des courses appelées Lampadophoses, et proposèrent des prix aux vainqueurs. Les concurrens portoient des flambeaux allumés. Celui qui laissoit éteindre le sien avant d'arriver au but, le cédoit à son émule et se retiroit.

Même accident chez nous arrive d'ordinaire,
Quand l'Hymen et l'Amour courent même carrière,
Le flambeau de l'Amour à quelques pas s'éteint,
Alors ce Dieu s'envole, et le cède à l'Hymen.

Le culte de Vulcain s'étendoit sur toute la terre, et les chefs-d'œuvres se multiplioient sous ses mains. La vanité et l'amour des beaux Arts, l'avoient enfin délivré des inquiétudes d'un sentiment plus tendre. Il se promettoit bien de ne plus écouter son

cœur ; mais Vénus parut, et les résolutions s'évanouirent. Tel est, Emilie, le sort des hommes et des dieux; et tel est le vôtre, peut-être :

Malgré l'apparente froideur
Qui sur votre visage est peinte,
La Nature, dans votre cœur,
De l'amour a gravé l'empreinte ;
Vos yeux nageant dans la langueur,
Votre abandon, vos rêveries,
Vos soupirs, vos regards baissés,
Vos graces à demi flétries;
Tout parle quand vous vous taisez,
Vous cachez vos larmes furtives,
Vous vous penchez comme une fleur ;
Du jasmin la tendre pâleur,
Chasse vos roses fugitives.
Ah ! croyez moi, les arts charmans
Que vous cultivez, Emilie,
Ne peuvent remplir les momens
Des plus beaux jours de votre vie :
Votre cœur privé d'aliment,
Soupire après un sentiment
Que votre sagesse appréhende ;
Vous essayez de le nourrir
D'encens, de gloire, de plaisir....
Ce n'est pas là ce qu'il demande !

LETTRE XXVI.

MARS, alarmé des dispositions favorables de Jupiter pour Vulcain, chercha du moins à gagner par adresse le cœur de celle qu'il ne pouvoit obtenir par son crédit. Persuadé que la vanité est souvent le chemin du cœur d'une femme, et que l'éclat flatte toujours la vanité, il s'offrit à Vénus, dans l'appareil formidable de toute sa puissance. Il étoit sur un char d'airain, traîné par deux chevaux fougueux. Leurs crins hérissés, leurs yeux ardens, leur bouche écumante de sang, leurs narines soufflant et respirant la vengeance, les avoient fait nommer la terreur et la crainte. Debout, sur le devant du char, Bellone, le regard furieux, les cheveux épars, tenoit les rênes d'une main; de l'autre, un fouet ensanglanté. Le Dieu, le front couvert d'un casque d'or, surmonté d'un panache, s'appuyoit fièrement sur sa lance. Ses membres nerveux étoient revêtus d'une armure d'acier étincelant. Son bras gauche tomboit sur la poignée d'un glaive, et présentoit un vaste bouclier. La férocité, l'orgueil, l'impatience et la rage se peignoient

tour-à-tour

tour-à-tour sur son visage rude et basané ; et faisoient froncer ses noirs sourcils. La Discorde et la Fureur, l'œil en feu, le front pâle et livide, armées d'un poignard et d'une torche brûlante, accompagnoient le char, et traînoient après elles l'Innocence et la Foiblesse chargées de chaînes. Le Désespoir, les Plaintes et la Misère, les yeux baignés de larmes, les membres déchirés et couverts de tristes lambeaux, suivoient d'un pas chancelant, et fermoient la marche.

Vénus, plus effrayée que flattée de cet appareil, prit la fuite, mais son amant la suivit ; et déposant à ses pieds son orgueil et ses armes, il s'écria :

« Eh! quoi, vous détournez les yeux
D'un Dieu qui, pour vous seule, est fier de sa puissance !
Hélas ! s'il vous est odieux,
La haine, de l'amour est donc la récompense ?
Mais par un sentiment plus noble que l'amour,
Vous devez m'être toujours chère :
Une fleur (1) m'a donné le jour,
Et vous ressemblez à ma mère.

Vous voyez, Emilie, que les Héros amoureux faisoient alors des madrigaux, tout aussi bien que les Roland et les Amadis. Vénus, enchantée de ces jolies choses,

(1) Voyez la Lettre VI.

prêta l'oreille et sourit. Mars soutint quelque tems son style doucereux , et fut payé d'un regard tendre ; alors sûr de la victoire, il reprit le ton militaire :

« On m'a rapporté que Vulcain
» Osoit marcher sur mes brisées ,
» Et même aspiroit à la main
» De la dame de mes pensées ;
» Qu'il se présente , je l'attends ,
» Et le mène (1) tambour-battant.
» Seul je veux et je dois vous plaire.....
» Mais pourquoi ce regard sévère !
» Je m'attends bien , le premier jour ,
» A quelque escarmouche légère ;
» Etes-vous de la vieille cour ?
» Voulez-vous faire mon martyre?
» Soit; je meurs !....... Cela va sans dire....
» Allons , payez-moi de retour ;
» Le printems ramène la guerre ;
» Je n'ai pas le tems nécessaire
» Pour filer le parfait amour.
» Nous nous convenons l'un et l'autre ,
» Je vous aime , vous m'adorez ;
» Vous avez ma foi , j'ai la vôtre ;
» Nous finirons quand vous voudrez. »

Vénus déconcertée par le ton d'assurance, et par la volubilité de son amant , se

(1) Quelques critiques judicieux , trouvent dans cette expression un anachronisme , parce que , disent-ils , il n'y avoit point alors de Tambours. Je m'en rapporte , sur ce point capital , à la décision du Docteur Matanasius.

trouvoit dans un état de crainte et d'incertitude inexprimable. Elle dégageoit avec peine ses mains tremblantes, que Mars couvroit de baisers; et rattachoit, en rougissant, ses cheveux et son voile en désordre. Enfin, elle le conjura de la laisser seule pour réfléchir. Mars, tombant à ses pieds, lui répondit:

« Je le vois trop; vous voulez que je meure:
» Eh bien! je me résigne, et vais subir mon sort.
» Pour me donner, ou la vie ou la mort,
» Je vous laisse un demi-quart-d'heure. »

A ces mots, il sortit brusquement; et Vénus s'enfermant dans son boudoir, se rassura peu à peu, et reprit ses sens.

Cependant, Jupiter, instruit des poursuites de Mars, pressoit le mariage de Vulcain, et dépêchoit secrètement Mercure au temple de l'Hymen, dont la présence étoit nécessaire............ Mais, avant de vous raconter comment se passa la fête, il faut que je vous parle de ce Dieu et de son temple. Ces détails vous plairont sans doute;

Car le dieu d'Hymen est un maître,
Dont on se plaint depuis long-tems;
C'est un perfide, c'est un traître,
C'est un monstre qu'à dix-huit ans
On n'est pas fâché de connoître.

LETTRE XXVII.

Vous vous attendez, peut-être, Emilie, à la généalogie de l'Hymen? Votre attente sera trompée : je n'ai rien à vous dire sur la famille de ce dieu. La plupart des auteurs le font fils de Vénus et de Bacchus, et par conséquent, frère utérin de l'Amour. Si cette opinion étoit fondée, elle prouveroit plus que jamais l'ancien proverbe : RARA CONCORDIA FRATRUM. Vous allez me demander le sens de cette maxime ; vous n'en avez pas besoin ;

> Avec un cœur fidèle et tendre,
> Vous y répondrez sans l'entendre.

Ce qu'il y a de constant, c'est que l'Hymen existoit long-tems avant le fils de Vénus, puisqu'il unit cette Déesse à Vulcain. En général, il est bien difficile d'établir la fraternité de l'Amour et de l'Hymen, sans se trouver en contradiction avec l'expérience. Ce qu'on peut dire de plus certain à ce sujet,



APOLLON.

C'est que l'amour, pour l'ordinaire,
En étranger traite son frère;
Et que souvent l'Hymen sur le retour,
Est un faux frère de l'Amour.

Passons au caractère et à la figure de l'Hymen. Il est sérieux naturellement. Cependant, le personnage varie suivant le costume dont il se trouve revêtu.

En robe de palais, c'est la gravité même.
Un costume de cour, un sourire apprêté
Déride son visage blême,
Qui s'allonge avec dignité.
En habit de traitant, d'abord il se recueille;
Puis, ayant bien compté, nombré multiplié,
Il prend, en souriant la main de sa moitié,
Comme l'on prend un porte-feuille.
En Seigneur campagnard, il est fort chatouilleux
Sur le point d'honneur, et se pique
De conserver intact le sang de ses aïeux;
Il joue, en cheveux gris la pastorale antique.
Sur ces tours et sur ces crénaux;
Il enlace les noms de sa douairière étique;
Et fait, à soixante ans, l'amour en madrigaux;
En perruque bourgeoise, il est fort débonnaire;
Brusque chez le marchand, froid chez le financier;
Grave chez le docteur, fier chez le marguillier,
Et souple chez l'apothicaire.
Actif ou nonchalant, il se plaît à jouir,
Ou du repos, ou du plaisir;
Près des vieux il s'endort, près des jeunes il veille;
Près de vous, il attend, comme au matin l'abeille
Guette la fleur qui va s'épanouir.

L'Hymen a eu, de tout tems accès dans tous les temples ; cependant, il avoit lui même un temple particulier, où on l'adoroit avec l'Amour. Ce temple, qui existoit jadis à Cythère, est tellement détruit, qu'il n'en reste plns de vestige ; mais, la confrairie des époux l'a fait, depuis peu, relever à ses frais, vers le dernier degré du pôle glacial.

Là, dans un sombre labyrinthe,
Après mille et mille détours,
Tantôt égaré par la crainte,
Tantôt séduit par les amours,
Souvent attiré par la feinte,
Vendeur, vendu, trompé toujours,
On arrive à la noire enceinte
Où l'Hymen et le dieu Plutus,
Calculant, aux taux de la place,
L'esprit, la jeunesse, la grâce,
Le sentiment et la vertu,
Font jurer, pardevant Notaire,
Sans s'être ni vu, ni connu,
De s'adorer et de se plaire,
Moyennant tel prix convenu.

Sous la voûte du vestibule,
On entrevoit les noirs Soucis,
Les Dégoûts, frères des Ennuis,
Voltigeans dans le crépuscule ;
Et fuyant la clarté du jour ;
Plus près, sous les traits de l'Amour,
Paroît la triste Indifférence,
Soufflant aux cœurs son froid mortel ;

Et plus loin, la fausse Espérance,
Qui conduit au pied de l'autel.
C'est-là, que la foule égarée,
Dès deux moitiés du genre humain,
Du portique assiégeant l'entrée,
Implore le joug de l'Hymen.
Le Dieu les prenant par la main,
Sous le voile du Sanctuaire,
D'un fer doré forge les nœuds
Qui les enchaîne deux à deux,
Pour ramer sur cette Galère ;
Où Princes. Robins, Financiers,
Sont conduits par la Convenance ;
Les vrais Amans par la Constance,
Les Marquis par leurs créanciers.
Sur le serment qu'ils doivent suivre,
Les Epoux sont toujours d'accord,
Pourvu qu'il soit dans le grand livre
Ecrit en grosses lettres d'or.

D'amour, d'estime on se dispense,
A l'autel on fait connoissance,
Et, tout-à-coup on se promet
D'avoir le même caractère,
D'être bon Epoux, bonne Mère,
Fidelle Amie, Amant discret,
De n'avoir qu'un cœur et qu'une ame,
De nourrir mutuellement,
Jusqu'au trépas, la même flamme
Qu'on allume dans le moment,
Et qui brûle à commandement.
Des Regrets la noire cohorte,
Sur le passage vous attend ;
S'empare de vous en sortant,
Et jusqu'au logis vous escorte.

Jamais dans ce temple, dit-on,
L'on ne voit entrer Cupidon,
Sinon par une fausse porte.
Quand le plaisir l'ouvre en secret
Aux Amans pressés et fidèles ;
L'Hymen, secourable et discret,
Les unit, et coupe les aîles
Du Plaisir, qui pourroit s'enfuir
Avec le tems et la jeunesse ;
Et pour remplacer la tendresse,
Ne laisser que le repentir.

Il est plus d'un heureux ménage,
Qu'ici je pourrois vous nommer;
Notre siècle en a vu former
Trois, et peut-être davantage.
Il a vu des Epoux s'aimer
Le lendemain du mariage,
Et huit jours après s'estimer.
Ces couples, qui du premier âge
Nous retracent l'heureux tableau,
Sans cortège, sans équipage,
Arrivent à pied du hameau.
Dans leur retraite fortunée,
L'Amour les reconduit le soir,
Et pose, en riant, l'éteignoir
Sur le flambeau de l'Hyménée.

Mais à la Ville, ce bonheur
Ne se voit que par intervalle ;
Qui sait trouver la paix du cœur
Au sein de la foi conjugale,
Passe pour être possesseur
De la pierre philosophale.

Côte à côte paisiblement,
Il est rare que l'on chemine ;
Le Pélerin, mal-aisément,
S'accorde avec sa Pélerine,
Et jure bien entre ses dents
De ne plus se remettre en route,
Depuis qu'il fait, à ses dépens,
Le quart des faux frais qu'il en coûte.

Quoi qu'il en soit, je me resous
A partir pour ce long voyage,
Si je puis courir avec vous
Les hasards du pélerinage.

LETTRE XXVIII.

Il y a dans l'ordre des destinées, des circonstances décisives, où, pour réussir, il faut absolument brusquer les aventures. Telle étoit l'alternative pressante où se trouvoit Jupiter. Vulcain avoit déplu, Mars commençoit à plaire ; Vénus étoit femme, c'est-à-dire, foible contre l'amour, et forte contre la tyrannie. Elle pouvoit donc résister à Jupiter, céder à Mars ; et Vulcain eût alors trouvé qu'il étoit un peu tard pour conclure.

Aussi-tôt que l'Hymen fut arrivé, le Roi du ciel congédia Morphée pour cette

nuit, et lui ordonna de prodiguer ses pavots à Vénus et à son amant. Il profita de ces heures paisibles, pour régler, avec l'Hymen, les conditions de l'alliance projettée : Vulcain s'obligea de fournir et d'entretenir l'artillerie céleste, et Jupiter lui donna Vénus en échange. L'Hymen conclut lui-même ce marché. Ce qui prouve que dès-lors,

Non-content d'asservir l'Univers sous les lois
Du despotisme qu'il exerce,
En contrebande quelquefois,
Ce Dieu se mêloit du commerce.

La nuit arrivoit à peine aux deux tiers de son cours, lorsque Jupiter chargea Mercure d'éveiller Vénus. En même tems, il lui dicta pour Mars, un ordre de partir dès le matin, sans prendre congé, sous prétexte d'aller combattre quelques partis, que les Titans essayoient de rassembler. Vénus étoit alors troublée par un songe cruel : elle croyoit voir autour d'elle la cour céleste assemblée. Jupiter lui présentoit le dieu de Lemnos, et lui ordonnoit de le prendre pour époux. Elle repoussoit, en tremblant, la main de Vulcain, et se jetoit aux pieds de Jupiter, qu'elle arrosoit de ses larmes. Elle l'appeloit son protecteur, son père, et le conjuroit de ne pas la sacrifier, ou de

différer au moins son sacrifice. Jupiter attendri, écoutoit sa prière; mais le Destin, plus puissant que les dieux, prononçoit l'arrêt de Vénus. Mercure la conduisoit à Vulcain, et l'Hymen l'enchaînoit au pied de l'autel.

Tel étoit le songe de Cypris, lorsque Mercure l'éveilla. L'infortunée entr'ouvrit ses yeux baignés de pleurs et chargés de pavots; et, confondant l'illusion avec la réalité de son malheur : Allons, s'écria-t-elle, puisque l'inflexible Destin l'ordonne, j'obéis. A ces mots, elle suivit Mercure, étonné de sa résignation. Ma fille, lui dit Jupiter, vous savez..- « Oui, reprit-elle, » je sais ce qu'on exige de moi. Je ne vous » accuse pas de mon malheur, je n'en ac- » cuse que le Destin. Mais, puisqu'il le » faut !.... » Elle laissa tomber sa main, Vulcain la saisit, et le serment fatal fut prononcé.

Cependant, Mars à son réveil, désespéré de l'exil imprévu qui rompoit ses amoureux projets, vole chez Vénus, pour prendre au moins congé d'elle. Mais Vénus est absente..... Absente avant l'aurore: Mars s'alarme, il soupçonne, il court, il s'informe et parvient enfin à découvrir ce qu'il ne cherchoit pas.

Et voilà ce qu'on gagne à percer un secret.
Amans, fermez les yeux; qui n'est assez discret
Pour s'en tenir à l'apparence,
Quand il sait ce qu'il ignoroit,
Regrette bien son ignorance.

Mars, trop instruit pour son malheur, maudit les Destinées. Il maudit Jupiter et Vulcain, et Vénus et lui-même.

Puis il partit, et je crois qu'il fit bien;
Car un amant qui voit épouser sa conquête,
Doit se trouver, s'il assiste à la fête,
Un peu gêné dans son maintien.

L'Aurore venoit de s'éveiller, et regardoit avec compassion Venus, qu'elle voyoit pleurer pour la première fois; les autres Déesses sommeilloient encore.

La Mollesse et la Volupté,
De pavots chargeoient leurs paupières;
Et semoient de roses légères,
Leurs charmes, brillans de santé,
Et couverts d'un doux velouté.
Les Plaisirs, amis du Silence,
Près d'elle, fouloient le duvet,
Et caressoient leur nonchalance.
Leurs lèvres avoient la fraîcheur
D'une fleur qui s'entrouvre à peine;
Et l'on eût dit, à leur haleine,
Qu'un zéphir sortoit de la fleur.

A leur réveil, les Immortelles apprirent deux nouvelles qui leur furent également agréables: le mariage de Vénus et le rappel d'Apollon.

d'Apollon. Ces deux évènemens occupèrent les heures rapides de la toilette, et firent éclore un double projet : Vénus s'étoit levée avant l'Aurore ; elle avoit pleuré, elle devoit avoir les yeux gonflés, et beaucoup de pâleur. Avec un peu d'art, on pouvoit l'effacer. Apollon étoit aimable, c'étoit une conquête à faire. Il arrivoit de la campagne, la conquête étoit facile. Mais d'autres pourroient la disputer, il falloit donc se mettre sous les armes. L'occasion étoit belle ; le roi du ciel avoit ordonné les préparatifs d'un bal. A ces mots, Emilie, ne prévoyez-vous pas des attaques, des surprises, des conquêtes rapides ? et ne vous rappelez-vous pas la nuit brillante où je vous vis pour la première fois ?

Le lendemain, au point du jour,
Ma main sur mes yeux, Emilie,
Trouva le bandeau de l'Amour
Sous le masque de la Folie.
Je voulus l'arracher en vain,
Cupidon, par un nœud divin,
L'avoit serré, comme Nature,
En naissant, a, sur votre sein,
De Vénus noué la ceinture.
Sur mon front ce bandeau charmant
N'est point un vain déguisement ;
Je suis aveugle, je vous jure :
Eh ! qui n'est aveugle en aimant ?

Cependant, sur votre figure,
J'entrevois encor deux beaux yeux;
Des traits nobles et gracieux,
Une candeur naïve et pure,
Un esprit, un charme attrayant,
Une tendre mélancolie...
Je suis un aveugle, Emilie;
Mais un aveugle clair-voyant.

LETTRE XXIX.

La famille céleste, dans toute sa magnificence, étoit assise au divin banquet. Vulcain buvoit à longs traits le nectar, et dévoroit des yeux sa conquête. Vénus, pâle et languissante, effaçoit toutes les Déesses : celles-ci concentroient leur dépit et gardoient le silence. Jupiter près de Junon, observoit sa dignité conjugale; et l'Ennui, sous le masque de la cérémonie, présidoit gravement à la fête.

Apollon égayoit seul cette monotonie. Il racontoit sa vie pastorale; il parloit de ses amours, de ses erreurs, des malheurs de l'inconstance, et du bonheur qu'il goûteroit

désormais dans la fidélité. Ses regards sembloient adresser cette promesse à Vénus. Vénus l'écoutoit avec cet intérêt qu'excite la bonne-foi d'un jeune homme foible, mais moins aimable peut-être, s'il avoit moins de torts. Elle eût voulu les lui faire réparer. Elle étoit muette, attentive, immobile, et ne s'apercevoit point que la nuit donnoit le signal des plaisirs et des fêtes.

Déjà la Folie et Momus
En triomphe amenoient la danse;
Les Graces marquoient la cadence,
Et suivoient les pas de Vénus.
L'Amour échauffoit l'atmosphère;
Tout s'animoit, tout s'embrâsoit.
Sous une figure étrangère;
On se fuyoit, on s'agaçoit;
Et le monarque s'éclipsoit
Sur les traces de la bergère.
Les traits de l'Amour se croisoient,
Voloient à travers l'assemblée,
Se renvoyoient, se repoussoient,
Et se perdoient dans la mêlée.
Les Soupirs, les vives Ardeurs,
Suivoient les Nymphes fugitives,
Qui, plus adroites que craintives,
Au piège attiroient leurs vainqueurs;
Et les criblant des étincelles
Que lançoient le feu de leurs yeux,
Mille fois par heure infidelles,
Trompoient à la fois mille heureux.
Un regard, un geste, un sourire,

Un mot, un rien vouloient tout dire,
Tout parloit. L'espoir, le desir,
L'ardeur, la crainte, la tendresse,
Redoubloient la fièvre, l'ivresse,
Et le délire du plaisir.

Mais tandis que vous suivez ce brillant tourbillon, l'heure fatale est arrivée; Vulcain s'éloigne, et Vénus disparoît....

Ici ma Muse va taire
Ce qu'elle n'a jamais vu;
Je respecte le mystère
En faveur de la vertu.

Passons au lendemain; il est déjà grand jour, et Vénus ouvre les yeux.

Une lumière plus pure
Semble éclairer la beauté.
Son désordre est sa parure;
Son fard, sa timidité.
Un doux vermillon colore
Son teint brûlant de plaisir,
Et son cœur, novice encore,
Palpite de souvenir.

La toilette fut brillante, tous les dieux y assistèrent. Apollon y fut aimable, vif et séduisant. Il plut. On l'invita pour le lendemain, et le lendemain pour les jours suivans. Sa conversation étoit enjouée, spirituelle et tendre. Vulcain aimoit Vénus,

mais son amour étoit peu délicat, et quand l'Epoux avoit règné, l'Amant disparoissoit. Apollon remplissoit ces interrègnes, que le sentiment et l'esprit rendent si intéressans. Cette intimité devenoit tous les jours plus tendre : Vénus commençoit à s'en alarmer ; elle avouoit même ses scrupules à son ami. Mais celui-ci se jetant à ses pieds : « Hélas ! lui disoit-il, que vous êtes injuste, » et que vous connoissez peu mon cœur ! »

« Sans rien oser, sans rien prétendre,
Près de vous je me trouve heureux.
Un mot, un regard un peu tendre,
Un sourire comble mes vœux.
L'Amour exige qu'on le flatte,
Les faveurs sont ses alimens ;
Mais l'Amitié plus délicate,
Vit de la fleur des sentimens. »

Cette tendresse métaphysique rassuroit Vénus ; mais le piège n'en étoit que plus adroit. L'Amour, caché sous le voile de l'amitié, est un bouton de rose renfermé dans son enveloppe. Il perce peu-à-peu ce tissu léger. On l'entrevoit avec plaisir. Ses progrès sont rapides, mais ils paroissent insensibles à l'œil qui les suit et qui les desire. Apollon, par une nuance délicate, faisoit ainsi passer Vénus, de l'inquiétude à la confiance, et de la confiance au desir.

Ses regards devenoient encore plus expressifs, sa voix plus tendre, son chant plus affectueux, et Cypris ne se lassoit pas de l'entendre chanter. Un jour enfin, il hésita quelques instans. Vénus insista; alors, baissant les yeux, il chanta d'une voix tremblante :

Depuis qu'aux genoux de Cyprine
Je passe mes plus doux momens,
C'est en vain que je m'examine,
Pour démêler mes sentimens.
Je sais fort bien que je soupire.
Que je suis fou plus qu'à moitié;
Mais je ne saurois trop lui dire,
Si c'est d'amour ou d'amitié.

Je crois qu'ils sont d'intelligence
Pour me tourmenter tour-à-tour:
Dans les regards qu'elle me lance,
L'Amitié contrefait l'Amour.
Mon cœur alors plein d'espérance,
Palpite plus fort de moitié;
Mais près d'elle si je m'avance,
L'Amour contrefait l'Amitié.

Par une erreur involontaire,
Craignant sans cesse que mon cœur
Ne vole la sœur pour le frère,
Ou bien le frère pour la sœur,
Je tranche, de peur d'injustices,
Le différend par la moitié;
Et je confonds les sacrifices
De l'Amour et de l'Amitié.

Vénus ayant une fois agréé ce mélange, l'Amitié ne fut plus long-tems de la partie; et bientôt nos tendres amis furent amans passionnés. Mais les yeux de Vulcain, mais les regards de tout l'Olympe interceptoient leurs moindres coups-d'œil. Un tête-à-tête eût été si doux ! mais ils n'avoient ui l'un ni l'autre aucun prétexte pour s'absenter. Vénus, soumise encore aux bienséances, n'osoit abandonner son époux. Apollon, nouvellement rappelé, ne pouvoit quitter le roi du Ciel. Enfin, les circonstances changèrent. Vulcain devoit s'absenter pour Lemnos. Vénus, durant ce voyage, avoit obtenu la permission de visiter sa planète (1).

Apollon supplia Jupiter de lui accorder de nouveau le char de la lumière. Jupiter y consentit.... Nos amans se rencontreront sans doute, et vous prévoyez l'infidélité de Vénus. Mais ces jouissances seront passagères, et l'hymen sera vengé.

Depuis cette époque, Apollon ne quitta plus le trône du jour. On assure même que c'est encore lui qui règle l'ordre des saisons, qui fait éclore les fruits et les fleurs, et qui,

---

(1) L'Etoile de Vénus.

dans sa course rapide, voit, à chaque pas, tout changer, excepté mon cœur, et le vôtre, peut-être.

Phœbus, tous les ans, sur vos traces,
Trouve, en recommencant son cours,
Nouveaux talens, nouvelles graces,
Mais toujours les mêmes amours.

Tandis que la folle jeunesse
Court après la diversité,
Que je trouve dans ma tendresse
Une douce uniformité!

Eh! comment, loin de ce qu'il aime,
Mon cœur iroit-il s'engager?
Mon amour est comme vous-même,
Il ne peut que perdre à changer.

LETTRE XXX.

AU moment paisible où Vesper * atteloit le char de la Nuit, le char du Soleil s'arrêta sur l'horizon. Il étoit environné de nuages d'or et de pourpre, qui formoient dans le ciel un cahos radieux. Les astronomes de ce tems-là prirent ce phénomène pour un météore, et passèrent la nuit à l'admirer. Mais les mortels ignorent les secrets des Dieux. Le phénomène étoit un voile brillant, sous leqnel le roi du jour attendoit la reine de la beauté. Elle arrivoit au rendez-vous, portée sur l'étoile du berger. Les amans descendirent secrètement dans l'île de Rhodes; et, à la faveur du météore, ils échappèrent aux lorgnettes des curieux.

Seuls dans cette île couverte de bosquets et de collines, ils ne tardèrent pas à s'égarer. Heureusement ils s'égaroient ensemble, et le mystère qui les guidoit, connoissoit le

* Ce Dieu présidoit au matin, sous le nom de Lucifer, et au soir, sous le nom de Vesper.

labyrinthe. Apollon, pour assurer la marche de Vénus, la soutenoit doucement dans ses bras. De tems en tems le gazon les invitoit à se reposer, mais la prudence leur défendoit de dormir. « Mon ami, disoit Vénus, que » cette nuit est belle ! Votre règne ne vaut » pas celui de votre sœur. Ah ! pourquoi » ferme-t-on les yeux, quand il est si doux » de veiller ! Non, jamais les pavots de » Morphée n'eurent pour moi la douceur des » roses qui peuplent ce séjour. Je ne sais » quelle douce amertume j'y goûte à soupirer » avec vous. Je ne connoissois pas le prix des » larmes, et j'ignorois encore qu'il y eût une » tristesse préférable à tous les plaisirs. Ne » vous semble-t-il pas, mon ami, que ce » vallon est enchanté, que les oiseaux y re- » doublent leurs caresses, que les hommes » y doivent respirer l'amour... Et qu'ici les » dieux sont des hommes. »

Je n'ose vous tracer, Emilie, ce qu'Apollon lui répondoit. Le langage des amans heureux est pour moi un langage étranger; cependant,

Depuis long-tems je pourrois le comprendre
Et le parler, si vous l'aviez voulu;
  Car vous savez qu'il n'eût fallu
  Qu'une leçon pour me l'apprendre.

Vous aurez donc la complaisance de suppléer ce que vous ne m'avez pas mis en état de vous écrire.

Cette nuit trop courte fut une heureuse alternative de doux propos et de silence, peut-être plus doux encore; en effet,

Dans ces momens délicieux,
Cupidon lui-même balance,
Pour décider lequel vaut mieux
Ou du parler ou du silence.

Phœbé, qui souvent marche avec tant de lenteur, eut alors, en peu d'heures, parcouru sa carrière; et l'Aurore importune, rappela Phœbus dans les cieux. Il fallut déjà se quitter! Vénus, en soupirant, remonta sur sa planète, Apollon sur son char, et les astronomes allèrent se coucher.

Cependant l'île heureuse se ressentoit encore de la présence des dieux. Une odeur d'ambroisie parfumoit ses bosquets et ses vallées. On apercevoit çà et là des touffes de roses, qui fleurissoient les trônes de verdure où la déesse s'étoit reposée; l'île étoit devenue un jardin enchanté. Bientôt elle prit le nom

de fleurs (1) qui la couvroient ; et comme les poëtes enrichissent toujours la vérité, ils publièrent qu'il y avoit plu des roses. Vinrent ensuite les commentateurs, qui en conclurent, on ne sait pourquoi, que Vénus, quoique mariée à Vulcain, étoit vierge encore. Mais quel rapport y a-t-il entre les roses et la virginité ; si ce n'est la blancheur de l'innocence, ou le coloris de la pudeur ! C'est-là, sans doute, ce que ces messieurs ont voulu dire.

Quoi qu'il en soit, Apollon fut depuis ce tems adoré dans l'île de Rhodes ; on lui érigea une statue colossale, haute de soixante-dix coudées. Chacun de ses pieds posoit sur deux rochers écartés, qui formoient l'entrée du port; de sorte que les vaisseaux passoient, sans baisser leurs mâts, entre les jambes du colosse. Cette masse énorme fut construite en douze années, et coûta trois cents talens ; elle sembloit braver les siècles, et ne devoir finir qu'avec le globe qui la portoit ; mais, cinq cents ans après, elle fut renversée par un tremblement de terre, et l'on chargea huit cents chameaux de ses débris.

---

(1) Rhodes dérive d'un mot Grec, qui signifie Roses.

Le

Le colosse de Rhodes étoit la première des sept merveilles du monde.

La seconde étoit le temple de Diane à Ephèse. Cet édifice, soutenu sur cent vingt-sept colonnes, élevées par autant de rois, durant l'espace de deux cents vingt ans, et enrichi des trésors de toute l'Asie, fut brûlé le jour même de la naissance d'Alexandre, par un certain Erostrate, qui prétendoit ainsi se rendre immortel. Les Ephésiens, pour le punir, défendirent, sous des peines capitales, de jamais prononcer son nom.

On comptoit aussi parmi les merveilles du monde, la statue de Jupiter Olympien, ouvrage du célèbre Phidias; les murs de Babylone, bâtis par Sémiramis; le palais de Cyrus dont les pierres étoient cimentées avec de l'or; les fameuses pyramides d'Egypte, qui servoient de tombeaux aux rois de cette fertile contrée; enfin, le tombeau qu'Artémise éleva au roi Mausole, son époux. Ce monument prit le nom du prince qu'il renfermoit, nom que nous donnons encore à nos mausolées. Il étoit environné de trente-six colonnes, et avoit quatre-vingt pas de circuit. Que cette étendue ne vous étonne pas, Emilie:

Quand un cœur fidèle soupire
Près du tombeau de son amant,
En étendant ce monument,
Il croit étendre son empire.

La plupart de ces antiques merveilles ont été détruites par le tems, mais l'art en a réparé les outrages, en multipliant ses chefs-d'œuvres. Je pourrois, Emilie, faire avec vous de savantes recherches sur cette matière; et vous parler des nouvelles merveilles qui embellissent aujourd'hui l'univers, mais,

Les Merveilles de l'art n'ont plus, en vérité,
Rien qui me charme; et je vous jure,
Que vous avez borné ma curiosité
Aux Merveilles de la Nature.

LETTRE XXXI.

VÉNUS, enivrée d'un sentiment nouveau, se croyoit heureuse ; mais son bonheur ne dépendoit pas d'elle ; Apollon en étoit devenu l'arbitre et le dépositaire.

Hélas ! que je plains une belle,
Qui confie à l'objet de ses jeunes amours,
Le gage précieux du bonheur de ses jours,
Elle trouve presque toujours,
Un dépositaire infidèle.

Tel fut le sort de Vénus. La médisance, qui dès-lors présidoit au comité des Déesses, lui rapporta en confidence que Phœbus descendoit tous les soirs au palais d'Amphitrite, et qu'il n'en sortoit qu'au lever de l'Aurore. A cette nouvelle, la triste Jalousie, quittant le temple de l'Hymen, son séjour ordinaire, vint déchirer le cœur de Vénus, et le remplit de fiel et d'amertume. La malheureuse Déesse, l'œil égaré, le teint pâle et les cheveux en désordre, vole au sommet du mont Ida. Là, ses regards inquiets fixent

tour-à-tour le char de son amant et le séjour d'Amphitrite. Bientôt elle voit les coursiers du Soleil toucher au terme de leur carrière, et descendre vers la plaine liquide. L'Océan étincelle, les chevaux précipitent leur course, le char entre dans l'onde, ses feux s'amortissent, et Phœbus disparoît.

Cypris, à cette vue, étoit restée muette, immobile. Ses yeux fixés sur le sombre horison, sembloient y suivre encore le char de son amant. L'ingrat, s'écrioit-elle, après tout ce que !... Elle n'en pouvoit dire davantage. Sa bouche demeuroit entr'ouverte, ses sanglots s'arrêtoient au passage. Elle cherchoit des larmes, et n'en trouvoit plus. Enfin, d'une voix tremblante, elle appelle ses colombes, saisit les rênes, et va dans l'île de Chypre, ensevelir sa honte et ses remords.

Là, le souvenir de ses beaux jours l'attendrit, fit couler des pleurs qu'elle avoit besoin de répandre; il lui sembloit que ces arbres, que ces fontaines, répondoient à ses soupirs; et l'infortunée soulageoit son cœur, en leur adressant ces plaintes :

« Doux asyles de l'innocence,
Bocages, témoins du bonheur
Et des plaisirs de mon enfance,
Soyez témoins de ma douleur.

Myrtes, sous votre ombre paisible,
Cachez mes larmes ma rougeur;
J'ignorois, avant mon malheur,
Qu'on dût rougir d'être sensible.
Pauvre Amphitrite ainsi que moi,
Tu perds, en ce moment, le repos de ta vie.
Que je te plains!.... Mais il est près de toi....
Hélas! que je te porte envie!»

En parlant ainsi, elle erroit à travers les bois et les vallées; ses levres étoient livides, ses paupières gonflées, ses yeux éteints, ses joues pâles et brûlantes. Ce n'étoit plus Vénus; et lorsque son amant vint éclairer les ravages qu'il avoit faits, l'infidèle ne reconnut plus sa victime.

Les jours de Cypris se consumoient ainsi dans les regrets et dans les larmes. Souvent même, elle y consacroit les nuits, et les comparoit douloureusement avec celle qu'elle avoit passée dans l'île de Rhodes. Alors, elle se levoit avec agitation, et précédoit l'Aurore dans les bois et sur les montagnes.

Là, un jeune favori de Diane faisoit, depuis quelque tems, ses premières armes; il avoit les grâces de Diane elle-même. On l'eût pris pour son frère. Il n'étoit pas immortel, mais il entroit dans cet âge brillant où la vie ressemble à l'immortalité. En poursuivant les monstres

des forêts, il aperçut Vénus, et s'arrêta. Cypris étonnée, leva les yeux et ne les baissa plus.

Le chasseur oublia son arc et son carquois.
Vénus, du sein des pleurs, sentit naître un sourire.
Ils se voyoient alors pour la première fois,
Mais ils sembloient avoir quelque chose à se dire.

Enfin, après avoir hésité long-tems, le timide chasseur rompit ainsi le silence :

« Vénus vient quelquefois visiter ces beaux lieux;
» En vous voyant, j'ai cru.... Mais sans doute
» mes yeux
» Ont été trompés par vos charmes :
» Si vous étiez Vénus, verseriez-vous des
» larmes ? »

Hélas! répondit-elle, vous ignorez donc que les déesses sont sensibles, et les dieux infidèles? Mais, vous, aimable mortel, qui êtes-vous? Quels sont les auteurs de vos jours? A ces mots, l'adolescent rougit, et lui dit, en baissant ses longues paupières: « Ma naissance est un secret, et mon exis- » tence est un crime. Cyniras, mon père, » régnoit dans cette île heureuse? Il n'avoit » alors qu'une fille, qu'il chérissoit ten- » drement. Myrrha le payoit de retour; mais » son cœur aveuglé s'égara, et la piété » filiale fit bientôt place à l'amour. L'infor-



MARS.

Quéverdo fecit.

» tunée, pour éteindre cette flamme inces-
» tueuse, essaya de terminer ses jours. Elle
» détacha sa ceinture, et voulut s'étrangler.
» Mais sa nourrice accourut, coupa le nœud
» fatal, la rendit à la vie, lui arracha son
» secret, et favorisa son crime. L'épouse de
» mon père célébroit alors, durant la nuit,
» les mystères de Cérès. Myrrha, conduite
» par sa nourrice, prend sa place dans le
» lit nuptial. Mais bientôt Cyniras s'aper-
» çoit de cette horrible méprise. Il alloit
» venger la nature : sa fille échappe à sa
» vengeance. Durant huit mois entiers, elle
» erra, jusques dans le pays des Sabéens,
» portant avec elle le remords et le fruit de
» son crime. Enfin, les Dieux, à sa prière,
» la changèrent en cet arbre d'où découle
» la myrrhe. Hélas! ces larmes précieuses
» sont les pleurs de ma mère. Sous cette
» forme nouvelle, elle me nourrissoit
» encore dans son sein. Enfin, le terme
» marqué par Lucine arriva; l'écorce de
» l'arbre s'ouvrit, et je vis le jour. Les
» nymphes, touchées de mon sort, me
» reçurent dans leurs bras et prirent soin
» de mes plus tendres années. Tant que
» vécut mon père, je n'osai paroître dans
» le séjour qu'il habitoit; mais il n'est plus,
» et j'ai cru qu'il m'étoit du moins permis

» de venir pleurer sur sa cendre. Hélas! » je méritois peut-être une autre origine. » Le cœur d'Adonis est pur; plaignez-le, » mais ne le haïssez pas. »

A ces mots, les soupirs étouffèrent sa voix, et deux ruisseaux de larmes sillonnèrent ses joues. Vénus attendrie, les essuyoit en soupirant. Consolez-vous, lui disoit-elle, tous les cœurs ne vous sont pas fermés. Ne vous accusez point du crime de votre mère, car je ne voudrois pas aimer un coupable. Eh! qui m'aimera, s'écrioit-il? je n'ai plus de sœur. C'est moi qui la serai. - Je n'ai plus de mère. - Eh bien, je vous en servirai. Et elle appliqua sur le front de l'orphelin un baiser. Je ne vous dirai pas, Emilie, si ce fut un baiser fraternel ou maternel, vous en jugerez bientôt vous-même. Pour moi, j'imagine que l'émotion de Vénus ressembloit alors à celle que mon cœur éprouve auprès de vous:

Le doux sentiment que je goûte
En vous revoyant chaque jour,
Est plus que l'amitié, sans doute,
Mais n'oseroit être l'amour.

Il est de le faire connoître,
Plus malaisé que d'en jouir;
Je le sentirois moins, peut-être,
Si je pouvois le définir.

LETTRE XXXII.

Vous attendez impatiemment, Emilie, la seconde entrevue de Vénus et d'Adonis. Vous allez être satisfaite; l'Aurore entr'ouvre les portes du Jour; voici les amans. Au bas de cette colline, n'apercevez-vous pas Adonis, les yeux baissés, la tête penchée et la démarche incertaine, accourant, et craignant d'arriver au rendez-vous! Au détour de ce bosquet, ne découvrez-vous pas Vénus, qui se cache derrière un buisson de myrte? A travers les branches qu'elle écarte, elle aperçoit Adonis, elle jouit de son embarras; elle l'attend, et lui pardonne de se faire attendre. Il arrive enfin. Vénus paroît... Voyez comme il est confus de son bonheur, et comme elle est heureuse de sa confusion! il se tait, elle regarde, il lève les yeux; les voilà tous deux immobiles. Ils se sont tout dit, et le silence dure encore. Enfin, Cypris dépose un baiser sur sa main, et la lui abandonne. Adonis recueille le baiser, en donne mille en échange; et Vénus retire sa main, pour

les recueillir à son tour. Alors l'amant timide, un peu rassuré, lui dit à demi-voix;

» Cette belle main doit vous dire,
» De quels feux je me sens brûler,
» Mais hélas! pourquoi s'écrire,
» Tandis qu'on peut se parler?

A ces mots, Vénus lui sourit, et lui tend les bras; et ils se parlent. Après cet entretien muet, mais délicieux, Vénus remarque que son bien-aimé rêve et soupire. Elle veut en savoir la cause. « Hélas! ré» pond-il en rougissant, depuis un instant, » je crains d'avoir un lustre de plus. Jus» qu'ici je n'ai point compté mes jours, » mais pardonnez-moi d'en devenir avare, » depuis que je vous les ai consacrés. Hélas! » si ce qu'on m'a raconté est véritable, je » ne jouirai pas long-tems de mon bonheur.

» Au printems dernier, la jeune Au» rore, fille de Titan et de Cybèle, aper» çut Titon, frère de Priam, il étoit » beau, pour son malheur; la déesse l'aima. » Elle descendit de son char de rose, prit » Titon par la main, et le conduisit dans » l'île de Délos. Là, l'hymen les unit se» crètement; et l'Aurore obtint des Parques » l'immortalité pour son époux. Mais l'im» mortalité n'éloigne pas la vieillesse, et » les mortels vieillissent bientôt auprès des

» divinités. Chaque faveur que Titon ob-
» tenoit de son épouse, le vieillissoit d'un
» lustre ; et avant que l'Aurore eût douze
» fois éclairé l'Orient, elle vit son époux
» se courber sous le poids de la caducité.
» à Titon supplia les Dieux d'abréger cette
» vieillesse éternelle ; et les Dieux, touchés
» de son sort, le changèrent en cigale. Sous
» cette nouvelle forme, il chante encore,
» d'une voix affoiblie, les plaisirs de sa
» jeunesse furtive, et dans peu de jours,
» peut-être, je chanterai, comme lui, le
» songe rapide de mon bonheur. »

Adonis se tut, et soupira. Vénus, l'embrassant avec tendresse, lui répondit :

« Ah ! ne crains point cette métamorphose.
» Adonis, dans mon sein, jamais ne vieillira,
» Mon Adonis est une rose,
» Que mon souffle rajeunira ».

Ces paroles, et quelques caresses, le rassurèrent. Bientôt les alarmes s'éloignèrent, et les plaisirs prirent leurs places. Vénus ne quittoit plus Adonis ; armée, comme lui, d'un arc et d'un carquois, elle le suivoit à travers les bois et les précipices. La reine de Gnide et de Paphos se soumettoit aux lois de Diane, qui bravoit sa puissance ; et l'amour étouffoit la vanité dans le cœur d'une déesse ! Si quelquefois l'ardeur de la

chasse séparoit les amans, ils se rapprochoient aussi-tôt, ne fut-ce que pour se répéter : Je t'aime; car, je vous aime, n'étoit pas alors en usage pour une seule personne. Il étoit réservé à notre langue, de distinguer par vous et tu, le respect et la tendresse. Cependant elle n'a pas tout prévu; car, lorsque ces deux sentimens sont réunis, quel mot faut-il employer? Je n'en sais rien, et je vous avouerai même, Emilie, que souvent, tandis que ma bouche dit vous, mon cœur vous tutoie in petto. Que cette liberté tacite ne vous alarme pas,

Tu, ne peut vous être suspect;
Tu, s'adresse à l'Etre Suprême,
Il peut donc, sans nuire au respect,
S'adresser à l'être qu'on aime.

LETTRE

LETTRE XXXIII.

Unis par l'âge et par les sentimens,
Quelle douceur, quelle volupté pure
Doivent goûter deux fidèles amans!
Leurs soupirs sont la voix de la Nature.
Tout leur sourit; les feux de leur amour
Sont aussi doux que les rayons du jour.
D'un seul regard, le couple aimable et tendre,
Sait se parler, se répondre et s'entendre.
Sont-ils heureux? l'Amour à leur bonheur,
Par ses faveurs, prête de nouveaux charmes.
Dans leurs chagrins, l'Amour, consolateur,
A vingt secrets pour essuyer leurs larmes.
C'est un sourire, un mot, un geste, un rien;
C'est un propos dicté par la tendresse;
C'est un baiser, une main que l'on presse,
Un cœur qu'on sent battre contre le sien.
Dans ces momens où soi-même on s'oublie
Se souvient-on des peines de la vie?
Non, croyez-moi; de son enchantement,
Lorsque le cœur enivré se réveille,
Tout est passé, les plaisirs du moment
Ont effacé les chagrins de la veille.

Vénus éprouvoit depuis quelques jours cette douce consolation; Apollon étoit oublié; Adonis aimoit pour la première fois;

c'étoient la candeur et l'amour même. Cypris connoissoit à ses dépens tout le prix de ce trésor. Elle en jouissoit avec délices, et ne concevoit pas au monde un état plus heureux que le sien. Mais s'il est un bonheur passager, c'est celui qui naît de l'amour.

Déjà le printems s'étoit réfugié dans l'île de Chypre, et l'Automne cédoit à l'Hyver l'empire du reste de la terre. Mars revenoit couvert de lauriers, et se flattoit de retrouver Cypris en quartier d'hyver. En arrivant il apprit la mésintelligence qui règnoit entre Vulcain et son épouse; cette nouvelle lui parut d'un favorable augure. Mais l'accueil glacé qu'il reçut de Vénus, fit évanouir ses espérances, et naître ses soupçons.

Ce Dieu savoit qu'une belle
Qui nous enlève son cœur,
Le reprend bien moins pour elle,
Que pour notre successeur.

Il en résultoit, selon lui, que Cypris avoit une inclination secrète, et comme elle passoit une partie de l'hyver dans l'île de Chypre, il y avoit là quelque mystère, ou bien Mars ne connoissoit pas les femmes. Or, il se piquoit de les connoître, et de n'être jamais dupe de leur dissimulation. Il épia donc Vénus dans ses fuites champêtres, et

reconnut avec dépit qu'il l'avoit jugée d'après les vrais principes.

Aussi-tôt le dieu jaloux jure la perte d'Adonis ; il lui souffle la fureur des combats, et allume dans son cœur la soif du danger. Adonis ne respire plus que la guerre ; il brûle d'affronter les bêtes féroces. Cette belliqueuse audace brille dans ses yeux, anime son teint, et lui donne une grace nouvelle. Jamais Vénus ne l'a tant aimé ; jamais elle n'a tant craint pour ses jours. « Mon cher Adonis, lui dit-elle, d'où vous » vient cette folle témérité ! Préférez-vous » Diane à Vénus qui vous chérit ? Cessez » de combattre les monstres, vous êtes fait » pour de plus douces victoires. Hélas ! » mon rang m'appelle aujourd'hui à la cour » de Jupiter. Je reviendrai bientôt ; je ne » vous quitte qu'en tremblant. Ah ! si je » vous suis chère, ménagez vos jours, et » vivez pour celle qui n'auroit pas même » la consolation de mourir après vous. » A ces mots, elle l'embrasse avec tendresse.

Mais à peine son char s'envole vers l'Olympe, que Mars lui-même se présente sous la forme d'un sanglier. Ses crins hérissés, sa gueule menaçante, ses yeux étincelans, réveillent l'ardeur impétueuse d'Adonis ; il oublie Vénus, s'oublie lui-même, part

comme la foudre, atteint le monstre, et le perce d'un trait. Le monstre furieux se retourne, fond sur le jeune chasseur, le terrasse, et lui enfonce dans l'aîne sa dent meurtrière. Adonis tombe, baigné dans son sang. Zéphir porte à Vénus le dernier cri de son cher Adonis. Vénus y répond, et soudain ses colombes, d'un vol précipité, redescendent. La déesse éperdue, court à travers les rochers et les ronces, déchire son sein d'albâtre et sa belle ceinture, et ses pieds délicats. Elle se jette sur son bien-aimé, referme sa blessure entr'ouverte, arrache son voile, bande sa plaie profonde, et s'efforce d'arrêter le sang qui s'échappe à gros bouillons, et ruisselle entre ses doigts. Soins inutiles et tardifs ! Adonis n'est plus. Ses yeux brillans s'éteignent, son front pâlit, ses lèvres vermeilles se décolorent et ressemblent à la violette flétrie. En vain sa malheureuse amante soulève avec effort ce corps immobile, le serre dans ses bras, appuie son cœur sur le sien, presse, de sa bouche de feu, cette bouche expirante, et cherche à la ranimer du souffle de sa chaleur divine; son cher Adonis ne la sent plus, et se glace contre son sein. Tout-à-coup ce froid mortel la saisit. La déesse frissonne, recule, et tombe en

invoquant la mort. Mais la mort, avare et sourde, emporte sa proie sans l'entendre. Hélas ! ...

En respirant la vie et le dernier soupir
Du mortel chéri qui nous aime,
Qu'il est cruel de ne pouvoir mourir,
Et de se survivre à soi-même!

La malheuresue Cypris, détestant l'immortalité, qu'elle pouvoit partager avec son amant, chercha du moins à ranimer en lui quelqu'étincelle. Elle recueillit le sang qui couloit encore de sa blessure, et du reste de sa tiédeur fit éclore l'anémone.

Emblême de la vie, aimable et tendre fleur,
Qui brille le matin, le soir perd sa couleur;
Et passant de nos prés sur l'infernale rive,
Nous présente, en un jour, l'image fugitive
De la jeunesse et du bonheur.

Après cette métamorphose, Vénus fit élever dans cet endroit même, un temple à son cher Adonis. Là, se renouveloit, tous les ans, la pompe de ses funérailles. Les habitans de la Syrie, et ceux de la Grèce, adoptèrent, dans la suite, cette fête annuelle. Le premier jour, ils se couvroient de vêtemens lugubres, s'arrachoient les cheveux, et se frappoient la poitrine, en pleurant la mort d'Adonis. Le lendemain, ils

célébroient avec allégresse sa résurrection et son apothéose ; ainsi, dès ce tems - là, comme aujourd'hui, l'on voyoit toutes les femmes,

Du soir au lendemain, changeant de ton, d'humeur,
Comme d'habit et de couleur,
Et retournant leur physionomie,
Pleurer de joie ou de douleur,
Suivant la circonstance et la cérémonie.

Mais la vérité m'éloigne de la fable j'y reviens : Cypris, après avoir rendu les derniers devoirs à son bien-aimé, songea elle-même à soigner ses blessures. En volant au secours d'Adonis, elle n'avoit senti ni les rochers, ni les ronces qui l'avoient déchirée. Les rosiers épineux étoient teints de son sang. Plusieurs gouttes jaillirent sur les roses, et ces fleurs, qui jusqu'alors avoient été blanches, conservèrent, depuis cet accident, la couleur du sang de Vénus.

Aussi moi, qui jamais n'obtins d'autres faveurs,
Qui jamais n'eus d'autre ressource,
Que de vous présenter quelquefois cette fleur,
Je crois, en la voyant briller sur votre cœur,
Voir le sang de Vénus retourner à sa source.

LETTRE XXXIV.

Vous savez, Emilie, ou vous saurez un jour, que ce qui désole une femme, en console souvent une autre. La mort d'Adonis fit le désespoir de Cypris et la consolation de Proserpine. Cette reine, qui s'ennuyoit beaucoup dans son empire, fut enchantée d'y recevoir le favori de Vénus ; et ce qui la charmoit encore plus, c'est que la déesse ne pouvoit suivre son amant dans l'Elysée. Proserpine se flattoit donc de posséder seule l'ombre d'Adonis.

Ce bonheur vous paroît sans doute imaginaire :
Qu'est-ce qu'une ombre pour un cœur ?
Mais apprenez qu'Amour, pour l'ordinaire,
Court après l'ombre du bonheur.

Vénus, qui pleuroit encore son cher Adonis, instruite des projets de Proserpine, en conçut une douleur amère. Mais bientôt le dépit succède à la douleur, et la rage au dépit. Ses sanglots s'arrêtent, ses larmes se sèchent sur ses joues brûlantes. La fille de l'Océan vole à l'Olympe, traverse la foule

des Dieux, se jette aux pieds de Jupiter, les presse de ses mains tremblantes, et, ne dissimulant plus rien : « Oui, mon père, s'écrie-t-elle, oui, j'aimois Adonis. Je l'aimois, je l'ai perdu! J'ai perdu la jeunesse, » les charmes, la tendresse de mon amant. » Son ame encore me restoit fidelle, et Proserpine prétend me la ravir. La cruelle veut » m'enlever jusqu'à l'ombre de ce que j'aimois. O Jupiter! venge-moi : rends-moi » mon Adonis! Qu'il vive, pour que Proserpine ne triomphe pas de ta fille, et que » l'immortalité ne me soit plus insupportable. »

Jupiter attendri, mais n'osant décider une querelle dont le motif compromettoit les droits de l'Hyménée, ordonna aux deux rivales de s'en rapporter au jugement de Thémis.

Cette Vierge immortelle, fille du Ciel et de la Terre, et sœur de l'aimable Astrée, portoit un bandeau sur les yeux. D'une main elle tenoit un glaive, de l'autre, une balance, et le miroir de la Vérité.

Son temple étoit ouvert. Pour avoir audience,
On ne parcouroit point le Dédale éternel
Tracé par la Chicane et la Jurisprudence ;
L'encre ne couloit pas encor sur son autel,
Et l'or ne faisoit point trébucher sa balance.

Thémis, après avoir entendu Vénus et Proserpine, partagea leur différend par la moitié, et prononça qu'Adonis passeroit six mois sur la terre, et six mois dans l'Elysée. Cet expédient mit les rivales à-peu-près d'accord. Restoit à décider laquelle des deux jouiroit la première de la présence de son amant, et comme Proserpine, depuis quelque tems, étoit en possession, elle obtint pour elle la continuation du premier sémestre. Quel siècle pour Vénus ! mais Mars en adoucit la durée. Après une légère résistance,

Elle souffrit qu'il lui parlât,
Qu'il partageât sa peine et plaignit ses alarmes,
Puisqu'il essuyât quelques larmes,
Puis enfin qu'il la consolât ;
Et lorsqu'après six mois, encor tendre et fidelle,
Adonis pour Vénus quitta le sombre bord,
L'innocent reconnut près d'elle
Que les absens ont toujours tort.

Le pauvre Adonis pleura long-tems cette étrange perfidie. Il gémissoit la nuit, il se plaignoit à l'Aurore, et l'Aurore, touchée de ses plaintes, les répétoit au lever d'Apollon. Ce Dieu n'apprit qu'avec un dépit secret les amours et les infidélités de Vénus. Il se rappeloit des tems plus heureux, et bientôt ces souvenirs enfantèrent la jalousie.

Caché derrière un nuage, il épia les amans, et trompa la vigilance de Gallus, gardien de leurs plaisirs. Aussi-tôt il en avertit Vulcain, qui, durant leur sommeil voluptueux, enveloppa Mars et Vénus de filets imperceptibles. L'Olympe assemblé fut témoin de leur réveil et de leur confusion.

J'ignore si dans cet instant,
Vulcain fit bonne contenance;
Mais je sais bien qu'en éclatant,
Un époux doit toujours rougir de sa vengeance.
Quand l'Hymen fait un QUIPROQUO,
Le sage se résigne; il cède à son étoile,
Et sait, le front couvert d'un voile,
Jouer son rôle IN COGNITO.

Mars furieux, changea Gallus en coq, pour le punir de sa négligence. Il paroît que sous cette forme nouvelle, Gallus devint plus vigilant, car tous les jours encore, avec la même exactitude,

Il annonce aux amans le lever de Phœbus,
Et Mars, en l'écoutant, sort des bras de Vénus.

Vulcain, à la prière des Dieux, ayant levé ses filets, Mars se sauva dans les montagnes de la Thrace, où il fut depuis adoré; et Vénus se réfugia dans l'île de Chypre. Là, par un prodige nouveau pour elle, elle crut voir de jour en jour décroître sa ceinture;

peu à-peu cette parure divine refusoit d'environner son sein. Enfin, elle fut obligée d'y renoncer jusqu'à la naissance de l'Amour.

Que de bien, que de mal j'aurois à vous dire de ce Dieu ! Mais je m'impose silence. Il est trop cruel pour en dire du bien, et trop puissant pour en médire. D'ailleurs, quelle seroit l'utilité, quel seroit le prix de mes leçons ?

Si votre cœur daignoit m'entendre,
Je vous parlerois de l'Amour ;
Mais que puis-je vous en apprendre ?
Je ne l'ai vu qu'à votre cour.
Mieux que moi, dès long-tems, vous devez le connoître ;
Et sur ce chapitre, à son tour,
L'écolière pourroit en remontrer au maître,

Fin de la II Partie et du tome premier.





